

# DÉSERTS DE PIERRES



# DÉSERTS DE PIERRES

m

*Rien à justifier, rien à déclarer.*

*Nous vivons de légumes et de viande,  
Et à proximité du singe, le congénère.*

*C'est ainsi ; très sages ;*

*Laissons la parole s'effondrer.*

*Laissons, laissons,*

*Voici ce qui du ciel ce matin-là est tombé :*

*La coque de la ligne rêve la face cachée d'une illusion.*

*La chimie de la nouille nous enivre. Tous les voyages.*

*Très sages.*

*Sage, sages, sages, c'est ainsi qu'il faut être dans la brume matinale.*



# **I – PAROLES DE FOSSILES**



# Nous vivons dans l'herbe

Nous vivons dans l'herbe, à l'abri du feu.  
Les grandes cigognes s'enfuient loin de nous,  
Et leurs battements d'aile démêlent ta chevelure jaune.  
Nous vivons dans l'herbe.  
Nous vivons dans l'herbe bleue.

\*

## Ami

Ami, ne détruis pas ma cabane,  
Où irai-je les soirs d'hiver  
Quand la nuit tombe sur la neige.  
Ami, es-tu ami du cristal ?

Je songe encore à ces nuits perdues  
Où j'avais dans les glaces  
Rongé je ne sais quelle carcasse.  
Ami, ces murs sont les tiens,  
Et ce sol peut recevoir ton tendre sommeil.

Où est la boue en hiver,  
Où sont les champs,  
Et où vont les traces dans la neige froide ?

Ami, reste ici en hiver,  
Et s'il te plaît va-t-en au printemps.

\*

# Page blanche

Non cette page ne sera plus blanche !

Elle sera grattée à l'encre,  
à sa peau soulevée, à chaque fois que l'on passe la main,  
retour en Argentine, alignés, le long d'un mur mexicain.  
Nous avons tous vu la brume.

Les êtres dans les fibres, comme le lait dans le pain trempé.  
Je ne connais pas l'horizon de la prochaine proximité,  
le noyer du chêne ou l'ancre du rien ;  
l'ère du noyer soulève la plume qui pend.  
Elle ne sera pas noire non plus.

Ni blanche  
Ni noire  
Seule dans un trou, coincée mais ...  
mais quoi ?  
Voilà quoi : Le vampire de la Sainte Barbe !  
Bon alors, cette page ?  
Et bien voilà :

La poule nue dans le pré, renvoie sa luminescence au soleil  
qui se mire dans la beauté loup. Nous n'avons pas représenté  
le signifiant et encore moins le signifié mais l'au-delà du  
signifiant, après la mutation des mots.



Ça serait comme une galerie d'argent,  
une enveloppe de maïs  
ou une vache à côté de la poule  
qui deviendrait un coq.

Elle est toujours capable de s'envoler,  
de se hisser maladroitement hors du trou  
où le marteau l'avait enfouie.

Je me souviens,  
les soirs d'hiver  
Les noisettes  
Le soleil  
Le blé  
L'ail  
La ferraille  
Une couleur  
peut-être un œil,  
Peut-être pas,  
et peut-être rien  
ou peut-être pas rien.  
Peut-être pas.

Puis il y eut une tempête de sable bleu qui me jeta au sol, le  
toit des maisons brisait les arbres qui étaient comme  
ensorcelés,

mus par un vent de l'Est,  
qui venait de Sibérie.

Lointains pays, aspirez cette muette feuille,  
qu'elle se perde dans vos neiges.

Recueillez encore cette encre  
qui est la trace quotidienne  
de ma salive exténuée.

Convoquez vos peuples aux combats de gastéropodes  
modifiés.

Oui c'est vrai ça, c'est vrai.

Les sables mouvants sont mon lot quotidien,  
je suis les bulles du chaos,  
le mélange à l'azur de caramel et les mille trèfle-becs de l'air.  
Je ne suis pas ensanglanté car je n'ai pas soulevé le tronc.  
Les autres le sont.  
Les paumes aux lichens de neige rampent dans la graisse du  
soleil.

Ô la graisse du soleil...

Je n'ai pas osé les déranger, j'étais là, visible et invisible  
comme l'air,  
... puis je me suis endormi.  
Et j'ai rêvé ceci :

La planète verte en peau d'orange vomit un squelette. J'étais  
dans l'orbite de la planète et du crâne du squelette dans la  
même épouvantable seconde car je vis subitement mon  
propre œil surgir du néant. L'impossible était, comme dans  
tous les vrais rêves. Je glissais le long de ses nervures, quand  
tout à coup je fus comme téléporté dans un monde parallèle  
où la lumière symbolisait la nuit et où pour la première fois il  
y eut autant d'inconnu autour de moi.

J'avais la Nébuleuse du Crabe enfermée dans un pendentif  
doré.

Je me réveillai le matin en mâchant une boulette de papier.

\*

AU DIABLE LA FIÈVRE !

# Mollusque

## Voyage à l'intérieur

*Témoignage, voici le savoir précieux d'un mollusque parmi tant d'autres.*

Je vais être clair au début pour ne plus avoir à l'être par la suite. Je n'ai rien à dire. Rien, mon esprit est vide, pas vierge, vide. J'ai des débuts d'histoires, des bribes qui ne mènent à rien. De tous petits débuts. Des mots, des articles, et c'est tout. Des fragments, des fissures, des ombres, certaines tentacules vagues de la vie. Je suis une plante, ou plutôt une algue qui tente de gémir au fond de sa rivière. Je pourrais bien raconter quelque aventure, mais à peine ... non rien, non, rien du tout. C'est l'époque, peut être. Allons ce n'est pas moi.

Parfois j'aime insulter ce chien qui marche dans la rue. Je suis accoudé à la fenêtre, à ma fenêtre, celle de ma chambre, cette chambre infernale, dont les murs sont si mortellement immobiles qu'ils exploseront dans ma tête, creuse. Non, vraiment, je ne les supporte plus. L'extérieur est plus vivant. Dans une chambre rien ne peut arriver. Enfin c'est ce que l'on imagine à l'extérieur. Une araignée peut surgir tout à coup d'un coin sombre et provoquer un sursaut, une sorte poussée à l'intérieur du corps, une onde de choc qui soudain trouble les choses. Mais c'est bref et peu intense, ce n'est rien. C'est vrai, finalement, il ne peut rien arriver lorsque l'on est cloîtré, casanier des méandres, affolé des ondes.

J'aime bien insulter les chiens. Oui c'est vrai !

Si je n'ai rien à raconter c'est que mon esprit est dans une phase de ralentissement. Ça arrive, la preuve, moi, maintenant. Je pourrais bien m'en tenir là. C'est ce qu'il conviendrait de faire, c'est ce que l'on fait toujours quand on n'a rien à dire. Mais j'écris le blanc, on peut écrire le blanc ; pour une fois, la seule fois, pitié, pitié de moi. Le blanc, c'est le blanc de mon esprit, cet enlèvement de l'esprit dans ce qu'il faut bien appeler le rien (bien que ce mot là soit un mot à abattre). Ça ressemble à des segments là où les droites et surtout les courbes aux ramifications riches et multiples seraient de rigueur. C'est gris, plat et neutre, même pas aspirant comme un tourbillon. Vraiment, je m'interroge. J'écris parce que je suis légèrement moins vide après avoir écrit — c'est paradoxal tout de même ; légèrement, pendant un certain temps. Puis après...

Merde. Ha ! encore un sursaut de vie. Je demande pardon.

Je suis capable ces temps-ci de rester assis, ou couché ou moitié assis moitié couché des heures durant sans avoir la moindre activité cérébrale. On dirait un cerveau sans nerfs. Un état de stupeur permanent. C'est simple, je ne pense pas. J'appelle ça la fossilisation. Je n'ai pas d'hallucinations, pas de sensations particulières, rien de notable. Les ondes n'existent pas ou si lointaines, étouffées, murmurantes, en-deça du seuil de perception. Je vois le mur et pour moi ce mur est un mur. Il n'y a rien derrière et rien devant à part moi et mon vide. La table est une table. Le chien est un chien, la brume c'est la brume. D'ailleurs je ne vois ni de mur ni de table ni même de chien, mais je vois la brume. Je ne sais pas ce que je vois, je ne sais pas. Je sens un mur peut-être, je sens une table, je sens un chien qui sait ? Non, je sais un mur, je sais une table, un chien. C'est plus juste, à peu près. Le mur, à force de le voir on ne le voit plus, on le sait, oui, c'est ça, je sais le mur. Là.

Le familier s'est répandu dans tout l'univers, il coule, il colonise l'espace et on croit qu'il y a tout alors qu'il n'y a rien.

Où que j'aïlle ce phénomène se reproduit. C'est horrible, je suis un légume, une algue, mais je l'ai déjà dit. En vérité j'exagère un rien. À chaque instant j'ai l'impression que je franchis un seuil dangereux, chaque instant est une limite, mais à chaque fois je suis rassuré car ces impressions me font penser : « Tiens, j'ai l'impression de ... » C'est un cercle vicieux, un mouvement incessant. C'est simple — le pire est toujours simple — tout inspire la pitié. Disons que physiquement mon œil est vivant et c'est tout, il est là il bouge et alors ? Vraiment je m'interroge. Tout est bête, insignifiant, plat, mort, en un mot stupide : rien. Mais je me perds.

Tout cela semble bien peu. Voilà ce qu'on pourrait se dire. Mais je ne suis pas en dehors de tout cela, je l'ai dit. Je suis au milieu de cette période. Je suis au milieu de ma vie. Tout cela est-il possible dans notre monde ? Si peu de choses. Tel quel, non. Impossible. C'est évident, je n'ai pas encore tout révélé.

Dans tout ce blanc, cette vase, ce silence, dans ce désert, en-dessous de toute cette boue remue un monstre insupportable. Il est immensément incompréhensible et incroyablement indéfini mais absolument certain. C'est un destin, je le sais. Une flèche. Mais une fois de plus je m'emporte, je suis fiévreux et je dis plus que ce qui est. Ce monstre ne dort jamais vraiment, il est en état de veille, toujours, le matin, la nuit, le soir, ici, ailleurs, partout. Il scrute, il guette. Une fois par mois environ il tombe sur un détail qui le réveille et me réveille. Son réveil est un cataclysme. Tout concourt alors au même point : son accomplissement. C'est-à-dire son rejet hors de lui même. À ce moment là, il est maître absolu. Il y a lui et l'univers, et c'est tout. C'est le steak qui résiste et que

l'on défenestre – je me comprends. La mort en face et la vie qui rayonne tout autour. Et voici ce qu'un soir il a dit, il était féroce, abominable.

### Le dernier Système

#### *tentative d'éclaircie dans l'impossible du blanc*

- 1 – Ma position est indéfendable.
- 2 – Le libre arbitre est une invention. Il ouvre la porte au jugement.
- 3 – Tout jugement nous éloigne des glaces de la sagesse.
- 4 – Je ne défendrai pas ma position, je la clarifierai – si je le veux.
- 5 – Toute vie sociale est impossible.
- 6 – Si je ne suis pas déjà suicidé comme les autres c'est uniquement parce que je crois à l'amour c'est à dire à la POÉSIE avec un grand p, un grand o etc.
- 7 – Le système doit éclater.
- 8 – La vie serait impossible ceci explique le point 5.
- 9 – Donc tout est impossible.
- 10 – Je ne crois pas en ce Dieu, le monde est trop absurde.
- 11 – Je suis un pur désespéré.
- 12 – D'autant plus que je ne crois même pas au suicide ce qui invalide le point 6.
- 13 – La seule question qui se pose est : Comment continuer ?
- 14 – La réponse est : Cette question est annulée, elle est insensée.
- 15 – Je tourne en rond mais j'avance malgré tout.
- 16 – C'est absurde, ce n'est pas nouveau cf. point 10.

— Dieu c'est moi —

x — Je ne veux pas être plus clair, on me jugerait. On me juge déjà. Pas assez sage.

Si je voulais être plus clair, je dirais : l'illusion est seule vérité, peut-on être plus clair ?

Plus tard je dis : Tout ça c'est de la pâte insupportable. Tout juste bonne pour se brosser les dents. N'estimons pas les riens et passons à autre chose.

Le soleil me gêne. Il n'est pas comme je voudrais qu'il soit. Ça me révolte. Un peu. Je trouve ça injuste, mais je le laisse faire. Que peut-on contre un soleil ? Peut être dire de la poésie.

Rien à justifier, rien à déclarer.

Nous vivons de légumes et de viande,  
Heureux, heureux ; nus, en plein été.

Et à proximité du singe, le congénère,  
Laissons la parole s'effondrer.

Car voici ce qui du ciel ce matin là est tombé :

La coque de la ligne rêve la face cachée d'une illusion,  
Et la chimie de la nouille nous enivre. Car tous les voyages,  
Tous ces voyages immobiles et risibles  
Auxquels, fanatiques, vous preniez part,  
Auront raison de la monotonie qui caractérise,  
Et qui, au-delà de toute absurde symétrie,  
Ronge les os jusqu'au dernier. Jusqu'au dernier !  
Et qui caractérise, dis-je, votre infamie.  
C'était bien un pauvre fruit d'automne,  
Déjà véreux, brunâtre et ridé.  
C'était bien une douce mélodie,  
Et je ne sais quoi encore

Qui vous sont tombés dans la tête,  
Que vous avez aspirés (Ho ! Ho !)  
Durant votre sommeil au bord du ravin.  
Qui l'eut seulement cru sans l'avoir vu ?  
Le ver, bien qu'extrêmement gélatineux

Et le poème s'arrêta là, l'inspiration fit défaut.

Tout cela est bien fiévreux pour un fossile. Erreur. Vous oubliez le monstre insupportable. Il est blanc et ne masque rien. J'ai déjà tout bradé, tout vendu à la bergère, en réalité on m'a tout volé, tant mieux je fossiliserai plus vite. Une phrase qui débute dans le sens et s'achève dans le mot. Pourquoi ? Entre mot et mort il n'y a qu'une lettre. Parce que je n'ai pas plus à dire, enfin rien à dire comme ça et que malgré cela je continue à dire, c'est à dire. Et je continuerai à dire parce que les chiens eux aussi ont des yeux, voilà, c'est tout ! Et si cela ne vous plaît pas c'est pareil. À partir de ce point je ne dirai plus rien. D'ailleurs je ne soigne plus mes phrases, ce serait superflu. C'est un forçage, oui, au Diable la pommade ! Vive les burins et les massues.

*La fossilisation c'est la pierre qui vient.*

C'est écriture en énergie négative. C'est écriture contre fatigue, c'est élan désespéré contre le vide.

Bon sang ! ça me reprend.

Le ver, bien qu'extrêmement gélatineux,  
Prit la parole.

« Je sais,

Je sais que je ne suis qu'un ver sorti d'un fruit,



Lui-même tombé d'un arbre.

Je sais,

Que je ne puis parler en temps et lieu normal.

Que la pullulance qui fit jadis notre force, n'a fait que jurer la chute notre règne.

Ce fut un piège.

Et qu'enfin je ne sais pas quoi dire.

Et je te dirai, à toi, qui gît au bord du ravin,

Je te dirai que je n'ai rien à te dire et que cela est bien ainsi.

Et que le fruit, lui-même, s'il parlait, eh bien, il n'aurait rien à te dire.

S'il m'arrive de rêver la nuit, c'est à la pluie,

Car la pluie qui mouille tes chaussures et aplatit ta chevelure

Me rend heureux et me fait sortir de la terre et des fruits murs.

Rendors-toi maintenant et réveille-toi à la prochaine averse.

Merci de ton attention. »

Qu'il est doux ce ver. Gélatineux mais bien peu de vers affrontent ainsi la vérité. Bien peu de vers parlent comme celui-ci parla. Il a osé rompre le silence de la bonne entente pour dire ce qu'il n'avait pas à dire. Il a bien du courage. Et le voyageur — remarquez que je peux me tromper, cette personne au bord de la falaise n'était peut être qu'un vagabond — s'est rendormi. Il a certainement cru rêver. Qu'il en soit ainsi, pourvu que je ne perturbe pas le monde.

Le piège c'est la pullulance des mots, des lettres, des apostrophes, des virgules et de toutes ces choses que l'on dessine et sculpte. Cette guerre n'est que pure poésie et poison pur. Mais je hais ce mot : poésie. Il m'insupporte comme une gaine, il me rend malade et aigre. La poésie me navre, vraiment quelle honte, quelle honte toute la poésie et les poètes. Qu'on en soit là, à écrire des choses avec nos doigts

et nos cerveaux, à remplir des pages et des pages pour que des gens les lisent, comme des chiens qui font la fête à leur maître qui rentre, c'est toute l'horreur du monde la poésie, on devrait vivre et pas faire de la poésie. Pierre empare-toi de ça ! Statue morte de poème, creuse ta tombe dans la mer.

Je suis un halluciné sans hallucination. La seule hallucination que je n'ai jamais eue fut un effet d'optique. La danse de l'herbe derrière une vitre irrégulière, un jour, il y a longtemps, mais je m'en souviens, ça fait un sacré choc ! Des rayons circulaires, un flux radial, la fatigue peut-être ou la mise au point de l'œil. Pure mécanique oculaire. Mes absences sont de l'inconscience, je suis happé périodiquement par un monde de brumes. Et dans ce monde je suis bien le dernier des esclaves. Mais je suis aussi le premier servi. Cela n'a rien en commun avec des hallucinations, je ne suis pas au début de savoir ce qu'est une hallucination, mais je connais l'inconscience. Mon esprit s'envole par la fenêtre alors qu'il devrait rester dans la pièce, concentré, attentif, travailleur. Mais rien ne peut le retenir, c'est un vagabond. Voilà bien longtemps que j'ai renoncé à le tenir en laisse. S'il était un chien à qui on mettrait un collier au cou pour l'attacher, sa tête se séparerait du corps et s'évaderaient ainsi les deux parties. La concentration absolue ne mène qu'à l'inconscience. L'attention obscurcit tout. Il n'y avait vraiment pas d'autre solution que de le laisser s'envoler parmi les spectres. C'est ainsi que peu à peu j'ai perdu la conscience. Car mes voyages spirituels ne sont qu'une autre forme de mon inconscience. Je suis inconscient. Pas d'hallucinations, que des rêves et des fantômes. Je ne crois pas aux fantômes, je sais qu'ils sont.

Michel, sers-moi encore un schnaps, j'ai l'illusion faible.  
Merci.

Les fantômes sont à notre merci, ça, peu de gens le savent. Il me faudra encore du temps avant de percevoir l'évanescence de ce doux cristal, mais déjà je pressens sa transparence, la lueur, à l'autre bout. Il y a toujours une lueur à l'autre bout, qui nous attend.

C'est le désespoir qui se tait

## RETOUR URGENT À LA NATURE, LE VRAI LIEN

J'ai longuement observé les corneilles par la fenêtre. — Je ne sais pas où va ce texte, je ne contrôle plus rien. — J'aime la fin de l'été. À la tombée de la nuit des milliers de corneilles envahissent le ciel, il n'existe pas plus grand chant de déraison et de démesure. Le soleil trépasse et la horde se lève. Rien ne les arrête. Et nous les observons, impuissants. On aura beau répandre la raison,

## Ode aux folles corneilles

(ficelle, merveille)

On aura beau tenter l'impossible,  
Répandre la raison et superposer les masques,  
Construire des cathédrales  
Et frôler l'immortalité.

Nous ne resterons que misère et pitié  
Car à la fin de l'été reviennent toujours les folles corneilles.  
Les cieux rouges et bientôt noirs saccagent nos vains efforts.  
Et dans la démesure d'un envol de corneilles  
Nous basculons et basculerons.

La démesure, la folie d'un envol de corneilles,  
Leurs cris insolents,  
Le ciel noir, le mouvement, les flux,  
Tout ce qui nous terrasse,  
handicapés de l'espace.

~

Un mollusque vaut bien un nid de guêpes. Mais je rêve.


\*

# Le pacte avec les bohémiens

(Le Creuil du testament)

AVANT MA MORT, ET POUR MA MORT j'ai fait un pacte avec les bohémiens ; ceux qui voyagent, les nomades, qui connaissent la vie, la force, la peau, le couteau, et le Même. Un jour j'ai pris la route, je suis parti loin sur les cailloux ; par un soleil d'acier. J'ai cru ne jamais revenir ; je suis parti à leur rencontre. Il m'a fallu ainsi marcher des mois, des années avant ma mort, avant le virage à 90°, le changement de nature de la dérive. Casser les liens qui unissaient le corps et l'esprit au monde, s'en aller, dedans, dehors, partout où il est possible d'aller, avec un seul but en tête : le pacte. Le pacte. Des journées entières à se demander si l'on est en Afrique ou en Asie, à s'aventurer dans des grottes souterraines, creusées en mille ans par des eaux obstinément glauques ; parcourir les fleuves, traîner dans les îles, manger des racines et du manioc, pour que finalement le temps ne soit plus vraiment le temps, ni l'espace l'espace. Pour que les choses se présentent enfin au naturel, être naturellement ces choses, créer des brèches dans les vagues, des crevasses d'engouffrement, changer de dimension, manger encore des plantes, les couleurs ne sont plus des couleurs, mais autre chose. Pas de vérité mais du naturel. Aller dans un pays sans frontières pour se retrouver dans une ville, dans des maisons de pierre, parfois creusées à même le rocher. Et tout d'un coup, sans comprendre, creuser des cavernes, des passages dans le sol — avec les ongles, découvrir des os. J'ai été dans le désert, j'ai rongé des os, j'avais faim ; et alors ? Je vis comme je peux. Je me suis prostitué, et alors ? J'avais faim. Dans ma quête du pacte j'ai rencontré bien des êtres, mais que des nomades

comme moi, tous à la recherche de quelque chose, même si ce quelque chose n'est que le rien. Dans le désert le rien c'est quelque chose, et je sais de quoi je parle : j'y ai rongé des os sans viande. Il y a des gens sans nom, sans langage, des gens sans pieds, des mimes, des êtres velus, des guerriers sans guerre et des conquérants du sang dans le désert. Le désert est une affaire de combat, de combat contre soi, contre le vent, la faim, contre la plaque solaire des joncs, des combats à mort contre la prostitution. En chemin j'ai même vendu un œil à un roi sans royaume et cela pour un peu de viande, 4 pattes de poules des sables. Mais quand j'étais seul, je mangeais même le sable et dans les déserts sans sable, je mangeais en imagination.

Le jour où un arbre, apparemment plein de vie, s'est volontairement brisé à mon passage je sus que j'arrivais sur un territoire nomade, sur une terre de plissements, de glissements de terrain. Une voix de pierre était le signal et la voix de ce monde. Et je vis sur le champs 5 guerriers bohémiens (  ), des vrais, ceux du fond du désert, ceux qui vivent une vie que nul n'a imaginée, dans des domaines abominablement reculés à la frontière du perceptible. Mais j'étais de ceux qui avaient souffert, et en tant que souffrant absolu de la structure inerte je les percevais, je les percevais enfin, j'étais au plus profond d'un processus de déterritorialisation. Je suis allé jusqu'à leur parler, engager le dialogue dans une langue qui est la leur ; cette langue c'est une danse du corps et de l'âme, et nous dansions ainsi des nuits entières pour échanger un seul élément. Mais il n'y avait qu'un élément à échanger : un Creuïl. Il était derrière eux, dormant. C'est ainsi que j'ai été rejeté sur un autre plan.

# La vie des molécules

## *lettre au vent*

Je me présente.

Je ne suis pas née de la pluie, ni du soleil, ni du sol, de la terre ou de la boue. Je ne suis pas née de la pauvre ardoise, ni du pendu de l'arbre que je ne décrocherai jamais, il est heureux comme un linge encore humide dans la penderie aux courants d'air ; ni de la cloche ou du sang ou de la terre. Je parlerai plus tard du pendu. Je ne suis pas née dans l'eau d'un océan noir ou jaune dans lequel je vis désormais.

Je ne suis pas née.

*Bienvenue au pays des vapeurs.*

Je suis une pierre, un rocher saillant ou une aube. Je ne suis pas née de l'aube. Je me nourris de vers et j'ai des cils « abstraits » que je lèche chaque fois que je le désire pour attraper les mouches qui s'y posent. — À quoi bon vivre dans la tombe — Je me vois comme un poil infini couvert d'écailles comme les aubes, rouges et brillantes. Elles sont une infinité et se lèvent à la tombée de la nuit. Elles ne reflètent que le soleil jaune tel un lac ondulé. Je peux former des spirales, des enroulements et je m'enfonce et plane dans une fosse océanique, sous une plaque de granit.

Je suis aujourd'hui dans un pré ou ailleurs. Paressant toute la nuit, rampant dans un lit d'herbes odorantes. Il me faut juste un lieu isolé, loin des monts avec un large ciel, je contemple le ciel et ses fumées, les formes qui naissent du délire, la matière qui s'évanouit dès que j'approche le doigt. Elles se lèvent sur mon front, les aubes, avec le cortège des oiseaux, les assemblages mécaniques qui prennent vie, les feux de prairies disloqués et les trompettes d'eau. Je ne veux rien contrarier, rien remuer, même pas, avec du bois sec, la tendre peau du lac. Je suis l'observateur nocturne et mort d'un océan écrasant. — Et à quoi bon vivre dans la mort.

*La lune n'est pas la terre qui n'est pas l'eau et le ciel n'est pas l'animal qui n'est pas la lune.*

Sans yeux je vois. Je me tue aux aubes pour cueillir la rosée avec ma trompe qui se déroule lentement vers l'herbe humide ; je me courbe, frôlant le sol pour recueillir le nectar qui coulera un jour dans ses membres. Je vois encore la lune dans ma demi-mort, je plonge, dans les courbes des cratères morts eux aussi, dans les cirques naturels et la couleur lunaire (et ses rayons) qui se projette désormais partout ici, absorbant tout, détruisant tout, jusqu'au souvenir des bulles. Je pourrais aller plus loin mais je reste dans les aubes et je ne plonge pas. Je reste au niveau de ce vieux hibou qui chante encore, couché et inlassable dans une atmosphère radioactive. Je plonge soudain dans l'eau fraîche du lac pour ne plus le voir, lui et ses grands yeux, son faux sourire, alors que moi je suis perdue, évadée du chemin rocailleux. Je pénètre les flots, et, par la pensée, sépare les eaux, magie des profondeurs. Je ne vois pas le soleil qui se lève car je suis dans les ténèbres du lac, nageant dans la vase épaisse et onctueuse des fonds. Je n'ai pas vu de mes yeux se lever le vent, je ne perçois que la



réflexion de la brise dans le puits sombre de ses larmes, hier soir ou cette nuit. Et je tourne autour du puits dans un tourbillon d'insectes noirs, moi-même insecte noir à ce moment précis, nous sommes venus d'ailleurs, je le crois. Une chute renversée par les bourrasques que j'appelle, qui soufflent dans les cheveux, qui remuent les broussailles. Je m'enfonce dans les pierres du puits pour y lécher le doux sable que je recracherai dans les crevasses ainsi créées, les détruisant, les rendant à la matière.

Rien ne m'empêcherait de tuer et de détruire, rien ne m'empêcherait de devenir une langue perdue dans un buisson léchant les os laissés là par cet anthropophage que je rencontrerai un jour ; j'en parlerai. Rien ne m'empêcherait d'engloutir des milliers de veines, d'avalier des d'artères humaines en masse et quelques cœurs fébriles dans un sourire divin, imitant celui de Dieu et de ses organes fecaloïdes lors de sa naissance ; Dieu qui est réduit en cendres, détruit, tant qu'il s'enfermera dans un mutisme forcené et qu'il ne dévoilera pas la vérité à propos de sa fragmentation (trinité, culpabilité permanente, échelles et niveaux) et de son éternité mais aussi et surtout de cette fameuse ubiquité. Ubiquité fumeuse, nébuleuse, trombe aspirante par laquelle il nous fossilise dans l'impossible.

Je suis née de la pluie, de la prochaine pluie que je pendrai peut-être. Il faut bien une corde de vent pour pendre la pluie. Je broie Dieu. Je hais Dieu et ses disciples. — Pourquoi ? — Je ne sais pas.

Dieu n'est pas aussi grand que l'on croit. Il tiendrait facilement dans un dé à coudre car il est pur esprit, pur souffle, pur mouvement. DIEU EST PUR MOUVEMENT. Je ne suis pas Dieu — mais j'aspire Dieu — car moi je suis ce que je disais, et à partir de ces aubes qui se lèvent doucement je suis ce que je dis. Les aubes fragmentées se lèvent, je suis ce

que je dis. Et je dis Dieu et les orgues de Dieu, je suis ce que je dis, mais je préfère dire : DIEU LE PENDU ! Et cette libellule qu'est-elle ? Elle n'est pas une libellule, peut-être un papillon je ne m'en souviens pas. Je jette Dieu le traître dans le cachot. Le torturer, le faire parler. Dieu dans le cachot, son dernier retranchement, au fond du puits, il s'est démultiplié. Les crabes du puits le pincent, il remue et soulève la pierre que j'ai posée en rêve pour boucher le puits dans lequel, lentement, il pourrit.

*molécule, je ne suis pas digne de te recevoir mais dis seulement une parole et je serai guéri.*

Amen. Il faut une injection à Dieu. Je ne parlerai plus de Dieu. Je ne lui dois rien d'autre que sa pendaison, je le pendrai plus tard, je préfère aller me coucher puisque je suis le dieu de Dieu. Il a lui même planifié son massacre, je lui réserverai une place sous la mer. Ultime, ultime tombeau.

Je retourne à mes aubes qui n'en finissent pas de se lever. Satan le rouge se projette dans les cieux. Sa faiblesse me navre. Je me roule alors dans la terre les yeux mi-clos. Je n'ai que cinq mille ans. Ce n'est pas vieux pour une molécule telle que moi. D'ailleurs les molécules ont l'âge qu'elles veulent avoir, il y a des molécules qui ont plusieurs âges, d'autres qui ont rayé l'âge de la liste des choses, certains ont tout rayé, c'est leur problème. Le mien est de pendre Dieu, mais pas tout de suite car le sommeil m'emporte et peut-être finira-t-il par parler.

Mon autre problème est de retrouver cette Nébuleuse.

Je l'ai rencontrée dans un village, un soir. Son couteau s'est enfoncé dans la viande et tout rayonna dans un festin de sang et de choux superposés, l'abolition de tous les privilèges de la viande sur le vin et du don de tout à la mort. Tous à la table buvaient le sang du porc. Des dizaines de canines rouges souillaient le pain blanc. Des prêtres et des rois étaient pendus, les claquements de leurs nuques brisées rythmaient les coups de couteau. Et nous ne savions plus quelles viandes nous mangions. je pris le bras droit d'un voisin de table et mordis de toutes mes forces, dans la peau, la viande et l'os. Sa main gauche était occupée à attraper de gros morceaux de viande dans le plat au milieu de la table. De gros vers bruns et d'autres atrocement blancs rampaient hors des viandes, ils nous regardaient et je me souviens qu'ils pensaient que nous étions des arbres en mouvement participant au rite de la reproduction gastronomique. Quelle vie ! Je me souviens aussi que j'imaginai ce que pouvait être l'hypocrisie et l'hystérie de tous, ils cherchaient par tous les moyens à rencontrer Dieu pour le sauver ou pour l'étrangler. Pour le noyer. Mais moi je savais où était Dieu que je pends quand je veux ! Ils me racontaient toutes sortes d'histoires, ils ont coagulé le sang propre, je ne sais même pas ce que c'est que le sang propre, brisé des arbres, construit des temples et tué la mort. La fertilité de la plaine ou des monts, qu'en sais-je, ont certainement permis de récolter des fruits et légumes en or que nous ingurgitions avec une fureur pathétique ou mélangés aux viandes et se cassant les dents. Rien de tout cela n'était vrai, je le savais car la cloche, perdue dans le champ nocturne sonna très vite et longtemps par rafales de huit coups, et non pas sept comme on l'a cru. À chaque coup de cloche je pénétrais un peu plus dans la vase, le royaume de Satan le jaune, une musique rythmée remplaça progressivement les cloches de Dieu qui revenait lentement à la vie, mais, oublions-le. Ce fut alors indescriptible. Vue, ouïe,

odorat, sensibilités cutanées et kinesthésiques, tout coïncidait et de cette cohésion naissait l'absolue raison ultime et éternelle des formes de toute chose. Pur délire de transport. J'avancais, je reculais, je tournais, flânais dans l'orchestre, mélangé aux sons, aux musiques, aux chants.

Cet orchestre vapoureux, cet amas de flux, ce ballon sanglant de vapeur sur le sol... toute cette soirée, ce festin dans les gouttes de rosées, ce reflet à la surface d'une bulle... toi, le porc, le sang, la vue n'étaient que du vent. Pur mouvement. Courant aérien. Ma parole n'est que du vent. Souffle torturé.

Tu surgis de l'atmosphère ou plutôt des choses ou plutôt encore tu ne surgis pas car tu n'existes pas. Les aubes achevaient de se lever, et voilà que cet instant rejoint le présent ou le passé, peu importe. Bifurcation du temps au royaume de l'espace.

Il a fallu que je m'évade dans l'héliosphère, je fuyais ces paysans qui m'auraient volontiers pendue. Le vent solaire rayonne, je suis ses lignes, je repasse éternellement par les mêmes points, sans jamais franchir la limite du soleil. Elle est bien loin, l'humanité, la théologie, je maintiens Dieu dans son cercueil. Une imposante irruption solaire provoque des ondes de choc qui perturbent ma trajectoire. Le champ magnétique est gelé, la pression et la viscosité du plasma augmentent. Je rebrousse chemin.

Comment retrouver une nébuleuse dissipée ?

Comment pendre le vent ?

Il existe, paraît-il, un anthropophage dans une grotte qui pourrait s'occuper de mon cas. Mais je dois devenir une langue perdue dans un buisson léchant des os laissés par ce cannibale. Je ne peux pas, rien que cette pensée me fait vomir jour et nuit. Je préfère m'occuper, seule de cette nébuleuse et de Dieu.

Des siècles plus tard j'ondule dans les fleurs et préfère oublier toutes ces misères. Je ne pense plus à Dieu, je ne sais plus si je l'ai blessé. Il s'en remettra certainement. J'aime Dieu aujourd'hui. D'ailleurs il s'est libéré ou plutôt il n'a jamais été prisonnier, c'était pour jouer tout ça, j'oublie que je rampais dans le chaos. Je crois que le chaos c'est Dieu. Mais ce que j'appelle Dieu depuis le début ce n'est pas Dieu justement, je me suis perdue, il faut remplacer chaque lettre pas une étoile : \*\*\*\* ou alors garder le mot mais le vider de la moindre signification. Ou bien je suis encore plus dans l'erreur que je ne l'imaginai et j'ai tout rêvé. Ce n'était peut-être bien qu'un songe. Alors tout tomberait dans les oubliettes, même Dieu~\*\*\*\* (Dieu l'étoile) ce solitaire infini. Rien ne supporte une solitude infinie. Mais ce gouffre, avouons-le, n'annonce que la liberté. La liberté de l'air, des cloches dans l'air, avant l'aube, loin. Le rêve est une réalité, la réalité ce n'est rien pour nous.

Ma vie n'est que du vent, le rêve d'un mourant. Mourrai-je avec lui ? Le rêve ou la mort ?

# L'Élite des Nations

*Lettre à Russie qui est toi*

Que dire de ce long train qui nous entraîne dans les profondeurs montagneuses, à travers les plaines, sur les mers et vers la guerre ? Rien. Le train ne déraillait jamais malgré la brume sans influence ; elle était constituée de flammèches interdites les jours brumeux à l'orage qui gronde comme ce fût le cas aujourd'hui, enfin, ce jour-là, dans ce 13<sup>ème</sup> wagon, dont le numéro fut choisi au hasard, nous ne sommes pas superstitieux ( et très drôles ). Ainsi va le temps. Nous n'étions pas rapides mais rapides pour des lents. J'écris n'importe quoi, pardonne-moi je suis un peu malade et de surcroît fatigué. Voici la phrase la plus inutile, mais aussi la plus Ramaël de Ramaël, elle n'est pas sortie de sa bouche mais de celle de son fils ( on a vite appris à ne plus s'étonner de rien ici ), un grand guerrier : « Quand revient le roi ? - Mais le roi c'est toi mon fils » répondit Ramaël. Ce n'est pas que les paysages et les pays que nous traversions sont secs, ni que nous ne mangions plus ou trop, mais quelques fois nous vomissions de peur ou d'ennui, je ne sais plus. Des chats effrayés sautaient aux fenêtres et nous les regardions en pleurant. Nous étions tristes quand nous changions de pays et que nous ne voyions plus leurs moustaches que nous avions imaginées. Ramaël n'était pas descendu du train car il n'y avait pas d'arrêt et le train ne s'arrêtait pas même s'il s'arrêtait dans la gare imaginaire de mirfâme-la-sec, la plus belle gare dont on nous avait tant parlé, au sujet de laquelle on racontait tant d'histoires et tant de légendes. Et puis de toute façon il restait ses affaires sur le lit d'une chambre qui

n'était, il est vrai, peut-être pas dans ce train ; peu importe, ayez-le laissé se nourrir, il prenait des forces pour un rude avenir. Rien. Passons ; sans commentaire quoi, tu vois, je suis capable de finir par ce drôle de mot : quoi, ce mot ponctuation, bref. Nous attrapions quelques fois des chats que nous mangions et léchions aux vitres devant les paysages qui se déroulaient lentement, toujours les mêmes pierres, la même terre, le même ennui. Nous aimions ce monde et celui où nous vivions, parfois nous nous roulions pour voir la vie à l'envers, pour voir les vers et les cerises brillantes de nos yeux. A nos yeux révoltés cette chanson qu'on aimait car la vie nous traînait elle aussi à travers les montagnes. À deux doigts englués de nos mains que nous léchions aussi tant nous aimions les chats succulents des vitres – oh ces chats ! –, ces vitres belles comme des églises et des temples, des vitraux mais que nous, nous n'aimions pas trop, comment aimer des vitres, ces ouvertures de wagon sur un monde con ? Je répète : un monde con traversera la censure. Ramaël n'est pas notre chef, ni notre ami tout en étant ce qu'il n'est pas, c'est un [ ], il aime le pain mais [ ] ne pas [ ] ` ertvos dirmöhnnav [ ] le carré se démultiplie mais l'angle souterrain [ ] révèle son insatiable versatilité tant la globuleuse manouche est crainte dans tout l'horizon de la toile d'eau. Demain il se battra, voilà tout ce que nous savons, ... .. f Ñ

Ce que nous dirons de la guerre ? Rien. Rien n'échappe au contrôle de notre ami des dé d dai lait pluie chaud vent. Tout cela est bien inutile, et même l'utile est inutile, l'infini nous ridiculise. N'importe quelle quantité finie n'est rien devant l'infini, formule magique, notre condition :

(" a Î F / F **ensemble des quantités finies**) Û (a<<¥)

Sans commentaire. Et il y a des infinis plus infinis que d'autres. Et nous... Et nous... : α.

Cet hiver dans le village, le village a été incendié, non, dans les villages, nous avons apprécié à demain, à l'hiver qui nous tend ses bras blancs et jaunes dans le coton des brumes, pour la guerre, nous avons apprécié les repas chauds des fermes et le cul des fermières merci et à bientôt. Nous en rêvions. Il nous fallait reprendre le train, nos places dans les wagons. « Y avait-il une gare ? — La gare est morte, pas de gare, pas ici, nulle part de gare sur le trajet, il faut avancer, loin, le plus loin et le plus vite, tout ça n'est qu'un doux rêve... La bouffe et la baise sont des rêves... (?) — Des rêves perdus dans les brumes montagnardes (rêves ou cauchemars ? ) — Merci on a apprécié, merci au revoir, se reverra-t-on ? — Non. — tant mieux. » Il n'y a pas de ferme et pas d'arrêt, jamais. La ligne fuyait sans savoir le long de la coulée léchée, sans partage ni vide, sans passion ni doute, résolument déterminée (ou indéterminée), vers le sang, le chaos et la haine alors que tous nous vivions encore. Le grand et long chemin que nous traversions la nuit pour fuir les canaris (ou tout autre volatile, corbeaux, grives, oiseaux inconnus, avec becs et ailes que les chats aiment tant croquer, bravo, bravo, bravo ! ) voraces et gras des légendes. Les canaris étaient réels, ils entraient par les fenêtres, se posaient sur les vitres et les chats les pourchassaient. Ne parlons plus d'eux, ils sont morts et mortes d'amour pour Ramsel, le fils, le guerrier de demain le prochain dimanche sans arrêt de gares vues, dont le nom n'est pas identique et qui pourtant est le même. Rien. Passons aux faits. Ramsel était parti.

Il faisait chaud ce jour là dans le wagon numéro 13, où nous dormions sans savoir pourquoi. Il faisait chaud car le soleil frappait de ses rayons le 13<sup>ème</sup> wagon. Il faisait chaud car nous étions des milliers à nous entasser, collés, dans ce grand wagon. Il faisait chaud mais nous n'en prenions conscience que dans les rares moments où nous nous réveillions pour nous souvenir de notre but tant nous étions perdus dans nos



rêves. Nous étions l'armée de la guerre. Et nous dormions. C'était long. Certains regardaient le paysage, dans le 13<sup>ème</sup> wagon, les autres dormaient, ce jour là. Il y avait les montagnes dehors, des montagnes que nous n'aurons jamais hantées, nous étions bien trop loin de chez nous pour revenir un jour ici. Ne soyons pas si affirmatif, tu comprendras. Dans ces montagnes inconnues, noires et dressées et pointues, dans ces vallées et ces ruisseaux avec les ours le climat était lourd, soporifique, les nuages rares, le soleil jaune jusqu'à la folie. Nous dormions et regardions traversant. Ce jour là nous étions là mais pas au contact de la montagne. Dans ce morne wagon en direction de la guerre. Certains nous parlaient de la guerre, elle était loin. Elle est loin. Peut-être les rails ne vont-ils pas jusque là-bas, peut-être faudra-t-il marcher des jours et des nuits, voire des semaines dans la neige et le brouillard ou sous le soleil ou dans des grottes ou nager dans des lacs. Nous étions sportifs et résistants, nous étions l'Élite des Nations, les messies terrestres, les plus dignes représentants du virilisme idéologique et écologique, des demi-dieux, des idoles, des modèles. Nous avons le sang fortifié par des années de traitement médical, nous étions équipés, nous n'avions pas peur, notre chef qui n'était pas encore roi ( qui ne le sera jamais ) était avec nous. Je ne l'ai jamais connu, je veux dire personnellement, il gardait ses distances.

Beaucoup étaient malades car il faisait chaud et la guerre rendait malade. Mais les malades cachaient leur maladie, ils en avaient honte, ils devaient rentabiliser le traitement, ne pas donner signe de faiblesse, on avait trop investi sur nous, Ramaël n'était jamais malade, nous éviterons désormais de parler de lui, il est mort. Les vallonnements, les rails, la nuit, l'atmosphère, la promiscuité, l'ennui nous rendaient malades, il valait mieux dormir ce jour là, l'ennui était trop rude. Je dors dans le wagon 13. Le wagon de la peur. S'il y avait des animaux dans ce wagon là, ce jour là, ils auraient eu peur. Si

je te parle de ce jour là en particulier c'est qu'il n'était pas comme les autres : il n'avait rien de particulier, tous les autres jours étaient particuliers. S'il figurait sur une courbe événementielle des jours qui passent ce serait un minimum. Un affreux extremum frôlant asymptotiquement le zéro. Brr il est méchant. Oublie tout cela c'est bien con, je le sais. Si j'avais une gomme... Mais ce n'est pas le pire jour, ni le meilleur. Mais je préfère finalement te parler d'autres jours. Un autre jour. Non, parlons d'autre chose. Nous n'aimions pas le wagon 13 car il était sale, c'était le plus sale de tous les wagons (ce jugement est peut-être subjectif, peu importe la réalité). Nous préférions le 59, qui fut pendant longtemps le dernier, souvent nous dormions dans celui là à l'époque des collines. Mais à la fin, les wagons étaient plus nombreux car la guerre approchait et les collines étaient alors des montagnes et dans certaines montagnes Ramaël ramassait des guerriers qui partaient avec nous. Il y avait plus de 70 wagons à cette époque. Ramaël est mort. Il était beau. C'était une idole. Silence il est mort. Ils étaient tous très grands et le train était très long. Nous étions très nombreux et très fatigués. Nous étions malades et le bourdonnement du train nous endormait. Moi je regardais la peau des autres quand je ne dormais pas, je la trouvais plus belle que les montagnes, mais finalement je préférais les montagnes car au milieu de la peau des autres il y avait des yeux qui me regardaient et qui semblaient me dire ne regarde pas cette peau là, regarde en une autre. Et chez tous les autres c'était ainsi. Sauf chez ceux qui dormaient et qui avaient leurs yeux fermés. Mais même en dormant ils remarquaient, à la fin, que j'observais leur peau car souvent ils ouvraient brusquement leurs yeux ou leur œil qui parle(nt). Je croyais que l'on voyait à travers les paupières ou au moins que l'on sentait le regard, que les yeux produisaient des flux ou des ondes sensibles, surtout dans les montagnes où l'air était raréfié, où les flux ne rencontraient plus

d'obstacle et quand on était plus de 500 ensemble dans un même wagon, et que cette sensibilité pouvait se développer car les autres remarquaient de plus en plus souvent que je les observais. Que j'étais bête dans ce wagon, imprudent. J'ai préféré arrêter ce petit jeu car j'ai senti une menace, une pression autour de moi, j'ai senti que les autres m'en voulaient. Alors un jour j'ai cessé de regarder la peau des autres et je regardais dehors, comme les autres, la nature n'a pas d'œil qui s'ouvre on dirait qu'elle se fiche du regard des autres. La peau et ses ombres c'était plus intéressant quand même, mais personne ne se laissait observer, j'avais même reçu des menaces de viol ou de mort, je ne sais plus, passons ces détails sordides et indignes de l'Élite des Nations. Quand je m'ennuyais, je dormais, c'était préférable. Ou alors je pensais à la guerre qui nous attendait, j'essayais de savoir pourquoi elle avait éclaté, je ne comprenais pas. La hiérarchie, dont je soupçonnais l'inexistence, n'a jamais rien voulu nous dire. Parfois je jouais avec des insectes, mais ils finissaient toujours par m'ennuyer, ils avaient l'air si indifférent, mes frères les insectes, amours, pourquoi mes jeux ne vous intéressent pas ? Je préférais les nuages, et je n'étais pas le seul. Nous étions au moins dix, certainement plus, à préférer les nuages et à nous dix nous étions plus forts que tout le reste du wagon. Souvent nous nous battions contre ceux qui préféraient les tunnels, ceux-là étaient nos ennemis directs, les plus opposés à notre philosophie. Ils n'aimaient pas le jour et préféraient la nuit et nous la nuit nous ne voyions plus les éventuels nuages qui étaient déjà si rares au Chili (nous n'étions pas au Chili, je le sais à présent), et quand on voyait les nuages on criait de joie et ces cris rappelaient aux adorateurs des tunnels que nous n'étions pas dans un tunnel, ils ne supportaient pas que nous fussions heureux et eux tristes, et nous, nous ne supportions pas les tunnels qui nous rappelaient tant de choses, beaucoup trop de symboles

désespérants dans les tunnels, nous n'en parlions jamais, mais tout cela n'était qu'une lutte de symboles, nous luttions beaucoup à coup de symboles, nous n'avions que ça, nous luttions avec des détours, des images, des impressions, des jeux de regard, des paupières plissées, des sourires graves et d'autres signes faciaux souvent ambigus et tendus. Les nuages, la drogue, la vapeur et tout le reste, les tunnels, le vagin, la serpe et tout le reste, les mondes mystérieux, chacun ses phobies, chacun ses idoles. Quand on n'a plus rien on a encore ça, la force de nuisance à travers des riens montés en épingle, rivalités, guerres de velours. Nous ne supportions pas (plus) les tunnels, ces trous de merde : on sait quand on y entre, jamais quand on en sort. Les tunnels pouvaient être très longs, nous ne supportions pas cela. Le bruit dans les tunnels. La résonance. Alors nous luttions pour nos symboles, et eux pour les leurs. Je ne sais pas s'ils aimaient la nuit. Je ne sais pas si quelqu'un ici aimait la nuit. Car la nuit personne ne voyait rien, personne ne préférait rien. La nuit était d'un autre ordre ici, comme partout d'ailleurs. Tout pouvait arriver, bien que rien jamais n'arriva. La nuit, ce qui comptait, c'était ce que l'on détestait le plus. On pouvait aimer les images car l'espace, notamment l'espace intérieur, l'imagination, c'était important, les images vivaient le jour. Mais les sons, étouffés le jour par les images, étaient parmi les rares perceptions nocturnes dans le wagon 13, ils étaient impressionnants, personne ne les supportait, car le son c'est du temps qui passe, du temps sur lequel on met le doigt, et le temps nous fatiguait, nous tuait lentement, le temps c'était notre cauchemar. Mettre le doigt sur du temps, voilà le pire, ça le fait stagner, ça nous tue d'une mort asphyxiante. Parmi les pires sons il y avait le crissement des rails dans les virages, ces bruits, fameux, qui atteignent les profondeurs de l'âme, ces sons là nous tiraient du sommeil et de l'inconscience bienfaisante, ces sons criaient et nous rendaient fous, nous,

60 à 70 personnes. Mais d'autres n'étaient pas de notre avis, d'autres détestaient encore plus le son des toilettes au fond du wagon, je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas préféré savoir, j'ai préféré ne pas savoir, je survivais, nous luttions comme nous pouvions contre ces bruits, contre le temps. Je m'en foutais, je faisais du bruit visuelo-mental pour couvrir ces affreux sons. J'avais créé des espaces de repli dans mon cerveau où je me réfugiais quand le temps cognait trop fort, plutôt un espace artificiel qu'un temps assourdissant. Je désirais le silence, pas la mort. Les images pas les sons. L'espace pas le temps.

Beaucoup plus tard, c'était inimaginable, nous marchions sur des sentiers. La guerre était derrière nous ou elle n'avait jamais eu lieu. Nous avons été trompés. J'étais perdu. Plus de guerre, plus de train, mais tous mes compagnons étaient là. Une autre guerre nous attendait : une armée de doubles de nous même face à nous, toujours, contre l'espace, contre le temps.

Nous nagions dans les lacs qui se présentaient sur nos chemins et qui ne représentaient rien à nos yeux. Rien ne pouvait arrêter notre folle course vers la vie. Notre espoir était sans fin. Mais de l'espoir il ne restait plus que l'enveloppe, la fine enveloppe qui formait la limite entre l'espoir et le désespoir. Cette enveloppe était infinie et bouclée. Certains de mes camarades étaient des squelettes ambulants et armés, l'air était si acide qu'il corrodait les chairs et la vie. Le train nous avait emmené loin de chez nous. Mes bottes étaient usées. Elles étaient trouées et laissaient infiltrer l'eau et ses parasites. Heureusement il pleuvait peu. Cela nous posait des problèmes d'hydratation. Dans la sombre contrée, parmi les bêtes, dans les herbes, le jour comme la nuit, l'été comme l'automne, des chemins s'ouvraient à nous, toujours des chemins, pourquoi tous ces chemins ? Pour qui ? Trop peu

désespérés pour dormir. Combien de temps peut prendre à pied un trajet long de 14 mois de train ? Voici un calcul dont je suis fier, fait de tête, en traversant un désert. Si le train roulait à 115 km/h pendant 14 mois, ce qui paraissait tout à fait plausible d'après certains renseignements que je tenais du conducteur, nous aurions parcouru :

$$115 \times 14 \times 30 \times 24 = 1\,159\,200 \text{ km}$$

si nous marchions à 7 km/h nous aurions mis :

$$1\,159\,200 / 7 = 165\,600 \text{ heures de marche.}$$

Sachant que 3 heures se répartissent en 1 heure de sommeil et  $\frac{1}{2}$  heure de chasse et de nourriture ce qui fait bien sur une journée 8 heures de sommeil et 4 heures destinées à des activités comme l'alimentation, le reste étant réservé à la marche, nous devons ajouter aux 165 600 heures de marche  $165\,600/2$  soit 82 800 heures donc : 248 400 heures ce qui fait  $248\,400/(30 \times 24) = 345$  mois,  $345/12 = 28,75$  ans. Nous aurions donc mis 28,75 ans pour rentrer chez nous si nous marchions à 7 km/h 12 heures par jour en suivant le chemin de fer, si le train roulait bien à 115 km/h et si nous avions bien mis 14 mois. Voilà la malnutrition de l'espoir, quelle humanité pour cet espoir ?

Trente ans c'est long. Nous serons peut-être morts avant, peut-être pas tous, nous étions l'Élite des Nations tout de même. Mais je ne pensais plus à la fin, je marchais, comme tous les autres, ?

Quel intérêt ? Ils marchèrent longtemps et eurent beaucoup d'enfants, ce troupeau de gnous ! y'avait qu'des mâââles ! Excuse-moi, je m'emporte un peu mais vraiment, quel intérêt de marcher trente ans ? N'y avait-il plus de train ? Pouvait-on le réparer ? Aurais-je dû commencer l'histoire autrement ? T'aurais mieux fait de ne jamais lire cette lettre ? Pourquoi tu vis ? Pour moi ? pour tes enfants ? Les miens ? Que je n'ai

jamais vus ? Comment cette lettre est-elle arrivée chez toi ? Quel est le rayon de la terre, son diamètre, sa circonférence ? Réponds ! Mais tu ne répondras pas car tu ne me connais plus. Trente ans nous séparent. Tu t'en fous ! Et t'as raison. Mais laisse-moi te dire ce que sont 28,75 ans, 165 600 heures de marche dans un pays con, plein de pierres et d'insectes qu'on bouffait. Ce que sont 55 200 heures de repos pourris par des cauchemars de mort, de naufrages, de précipices et de folie, ce que sont 27 600 heures de chasse nocturne et diurne aux papillons comestibles, aux racines de plantes inconnues et rares, aux rongeurs, de cannibalisme parfois, ha ! Ça choque ! Mais on y arrive, on s'y fait tant que l'espoir est nourri. Cette espérance qui nous expulse si consciencieusement de tout territoire, entrez dans l'espérance et sortez de la vie, au galop ! Toutes ces heures de privation, d'errance, ces rails, ces lignes infini, ces mirages, ces montagnes que nous connaissions déjà, ce peuple viril et autrefois fier qui marchait le long d'un chemin de fer abandonné sans train et sans autre espoir qu'un espoir affamé qui geint sans cesse tel un atroce haricot ! Je n'ai pas vraiment connue cette voie là, il est vrai, mon destin était autre, je n'ai pas suivi les rails, j'avais un autre but (voir \*) ; ces calculs que je faisais, ces résultats, désespérément justes, cette homosexualité mal dissimulée qui flottait, les morts que l'on laissait en chemin, les malades que l'on traînait, les mourants que l'on laissait quand on se disait : « au Diable ! », le temps impitoyable, le vent acide des plaines, le givre de la nuit l'hiver, nos vêtements déchirés, la peur, le sexe qui suinte. Tels un troupeau de gnous, affolés par la peur, ne réagissant qu'à la peur, mourant par centaines dans des rivières. Et les chaumières qui n'existaient pas, crois-tu qu'on les a vu ? Qu'on a fait l'amour avec des fermières ? Avec des animaux ? Avec quoi que ce soit ? Je ne dirai pas ce que je sais. Rien. Et pourtant je pourrais dire bien des choses,

Markus, le valeureux réduit à la prostitution pour trois sauterelles, Jean, Matthias et les autres dont l'histoire n'est guerre plus brillante, l'histoire de mes frères dont j'étais fier ; jadis. Ce qu'il se passait la nuit, les bagarres, les trahisons, les jalousies. Rien. OOOOOOOOh ! Sottises ! Non, triple non, je ne suis pas un écrivain moi.

Nos motivations étaient celles de tous les guerriers. La guerre était notre seule ambition, ce pour quoi nous étions faits. Le risque était notre grande passion, le danger notre ivresse. Nous étions partis dans le but de tuer ou de mourir. Tout ce discours, cette rhétorique de chiottes du fond de la cour. Ramaël, le plus grand de tous les guerriers, nous guidait. Il est mort. Silence. Nous ne tuions pas, nous ne mourions pas. Cette situation m'ennuyait, m'oppressait, une nuit \* je dus partir, je suis parti perpendiculairement au rail, je réduisais la nuit. Une marche nocturne. Je m'enfonçais dans le pays, de broussailles en forêt, de désert en sentier. Il m'a fallu beaucoup de temps, cinq ans de marche, cinq hivers, pour trouver cette ferme dont je rêvais. Je marchais de jour comme de nuit, m'écroulais dans la neige pour dormir trois heures, peut-être sept, je grimpais aux arbres pour cueillir des baies, la nuit je me nourrissais de myrtilles. Il y avait des haies que je ne saurais pas nommer, des sentiers fissurés menant aux déserts, et ce désert pâle, blanc, glacé, il sentait l'abandon, la débâcle, le soleil, un orphelinat pour tout le cosmos, voilà ce que c'était. J'étais un guerrier. C'était l'hiver sans nuages. J'étais vêtu de peaux de bêtes puantes. Les peaux de deux bêtes que j'avais étranglées, des mammifères que l'on rencontre quelque fois par ici, entre le renard et l'ours, la hyène et le chat et avec des yeux de cachalot, je sais c'est horrible, mais c'est comme ça. J'avais leurs peaux pour survivre à l'hiver, aux nuits hivernales. J'imaginais la ferme, et la fermière ou les fermières que j'allais trouver. Un îlot de vie humaine perdu dans les immensités. Je songeais à la



guerre, cette guerre spectrale, et à la guerre en général que je ne connaîtrai certainement plus. J'imaginai que tous ont fait comme moi, se sont enfuis dans le pays. Et je revenais sur la fermière, et sur le cul de la fermière, et sur sa chaumière, je pensais à ses meubles, à son lit, le feu, le repas, les bougies et l'or. Je ne dirai rien de plus à propos de ces cinq années. Je me suis endurci en imitant des espèces de biches au poil long et aux os du visage saillants, je suis capable de brouter l'herbe pour survivre. Je ne dirai pas ce qui m'est arrivé en broutant. Rien. Du train, je n'imaginai pas le pays ainsi, vraiment pas, je n'envisageais pas les immensités et les prêtres morts de l'horreur. Je ne croyais pas pouvoir mourir. J'avais raison. Je marchais, c'était tout, je ne voulais pas marcher trente ans, le train puait, c'est mieux qu'il ne soit plus là, il ne servait à rien, il ne m'évoquait que la négativité, j'étais mieux pied nu, en compagnie du diable ou de putes, le diable, mon vieux complice finalement, je dois bien le reconnaître puisque c'est ce qui s'est passé : le seul qui est resté quand tout le monde, par espérance morbide, s'est enfui. Ô Satan, Où est la limite entre ce que je peux dire et ce que je ne dois pas dire ? Cette phrase idiote ! Je ne suis plus un pion. Ramaël est mort, je suis loin et je l'encule. Le diable, je menais une vie de voleur, guettant l'aube et le crépuscule, dépouillant la nature d'êtres vivants que je dévorais crus et surtout vivants, jouissant de leur souffrance sous ma dent, chacun son tour n'est-ce pas ? Le ciel était rouge quand j'étais le Prince Mort, je dirigeais de funestes cérémonies où l'on exhumait des morts pour les pendre aux arbres dans un but inavouable qui concerne le destin du cosmos. On les décapitait... Rien. Et pourtant, je brûle d'envie de parler, mais tu n'y gagnerais pas à savoir... Des tourbillons géants, que je déclenchais, emportaient des montagnes entières. J'étais tantôt une idole tantôt un esclave, mais toujours guerrier, roi du désert, des steppes, empereur de l'enfer des tourbières, toujours pur esprit dans la merde. Je

ne dirai rien des enfants célestes auxquels nous rendions grâce dans des extases illuminées. J'avais rencontré l'armée de la Mort, dont je ne dirai rien non plus, les cent-mille cadavres flottants, naufragés et gardiens de l'éternité, c'est tout ce qui arriva durant ces cinq années. C'est suffisant pour occuper l'esprit pendant plus d'une vie. Je m'efforçais d'oublier, j'ai déjà oublié tous les détails, moi je ne veux plus rien avoir à faire avec cette Mort.

Adieu la steppe voici la ferme de la mort au terme d'un parcours épuisant.

La ferme m'apparut une nuit de pleine lune, au bord d'une rivière dans un pré, il y avait, à gauche, un enclos avec des animaux, on les entendait, ces bruits m'étaient inconnus, comme des couinements de porc mais plus doux et plus calmes, tout était en bois et en pierre, la cheminée fumait, mais il n'y avait aucune lumière. Je repensais au train et j'avais envie de mourir, la mort était cette ferme et son lichen que j'imaginai, cette fermière et son cul qui m'attendaient. C'était bien normal tout de même, après toutes ces années... Je n'osais pas m'approcher, je savais que ce n'était qu'une question de temps, de montée de l'audace, d'enivrement comme toujours. Comme la guerre. La lune était pâle, j'étais pâle comme la lune, la ferme était pâle, tout était pâle, mais les ombres étaient sombres. Les ombres, au loin, reflétaient la nuit et ses cris, comme dans le train, les longues nuits d'attente, les nuits où l'on détestait, souviens-toi. Des ombres parcouraient les prés, le vent probablement, je m'endormais lentement bercé par le chant des crapauds amoureux et par les tendres couinements.

Des sentiments contradictoires naissaient en moi. De l'inquiétude et de la fascination. C'était une lutte. Les guerriers ont appris à ne plus avoir peur, à ignorer la peur, à négliger ce signal. Mon inquiétude était anormale. Au bout de

quelques heures je n'eus plus peur. Mais je désirais encore attendre, attendre le grand moment. Attendre que quelque chose en moi me dise qu'il était temps. J'attendais et ça ne venait pas. Alors, impatient, je suis sorti, je me suis levé, j'ai couru, soudain, emporté par un élan divin, transporté par un souffle, je ne voyais plus, n'entendais plus, j'étais une machine, je fonçais droit sur la ferme. J'avais un but simple, unique, irrévocable : baiser la fermière. J'étais la machine à baiser la fermière, programmé, destiné, c'était dans l'Ordre des Choses, la logique ultime de l'univers, une mécanique déterministe, le poids de cinq hivers, de 1 159 200 km, de 28,75 ans, de ce pays, de tout les pays, même du Chili, de la Lituanie, de la Bolivie, du Pérou, du Guatemala, de la croûte terrestre, du asankhyeya ( $10^{140}$ ) ou du Gogolplex ( $10^b$  avec  $b=10100$ ), du magma de l'enfer et du ciel et de la galaxie et de Dieu et de tout et de ce qu'il y a autour ainsi que du temps et du reste et du néant, plus des poussières, des âmes, et de... de... de Ramaël, de, de ma frustration, de la liqueur spirituelle qui remplit des tonneaux, des camions, de toutes ces choses que je nomme pas, de... du cul et de la merde et des ailes et des enclumes et rajoutons le soleil et toutes les usines, le charbon, les constellations et les nuages interstellaires et les amas de galaxies incluant les trous noirs et mes frères jumeaux (les triplés, les quadruplés; les quintuplés et sextuplés que je n'aurai jamais.), les marais, tout ce qui vient avec quand on tire sur la ficelle et tout ce qui vient tout simplement et ce qui ne vient pas aussi et ne viendra pas ou plus et qui pourtant vient encore ou viendra ou pas. Poussé par toute cette masse surnaturelle je défonçais les murs de la chaumière – réellement, des murs de 50 cm d'épaisseur – les portes, je passais par la cheminée et par la cave et par la porte, j'étais un et mille, défragmenté, démultiplié et surquintessencé. Où est la bergère... non... la fermière... enfin son cul, vite ! je suis lent, rapide pour un lent, mais lent. Où

est-elle ? Dans son lit, elle tremble déjà de plaisir, à moins que ce ne soit de désir, suis-je beau ? ai-je bien défoncé la porte ? Sens-je bon ? Me désire-t-elle ? Elle dormait, je dois la caresser, non, la réveiller. La baiser en tout cas, voilà, j'arrive je suis là, je suis un guerrier, , je suis quelqu'un, une ombre, un souffle, un monstre, une araignée ou je ne sais quoi, enfin je suis, elle se réveille, n'aie pas peur, faisons l'amour, tout simplement. Je lisais de la peur dans ses yeux, dans ses gestes nerveux, désordonnés, j'aurais voulu la calmer, lui parler tendrement, mais le tout et le reste pesait, pressait, toutes ces quantités, toutes ces masses, je m'approchais, je la touchais, à son contact je sentis... indicible ! Révulsion ! Elle ne voulait pas, me repoussait, elle ne doit pas faire ça, elle doit suivre l'ordre du cosmos, elle ne sait pas, ne sent pas, c'est ça, oui. Je ne peux pas lui expliquer, l'univers presse, la peau craque, le sang gicle. je sortis mon vieux couteau aiguisé sur la roche avec le lichen, que faire, où la frapper ? La saigner ? La menacer seulement ? La menacer. D'une main je tenais le couteau qui pointait son visage, la cible, de l'autre je déchirai ses vêtements en la tenant fermement ou l'inverse. Voilà, je me lance, j'y suis, on y est, le couteau menace toujours, mais inutile, je le laisse. Des cris envahissaient l'espace, la folie n'avait plus de limite, plus d'espace, plus de sujet, plus d'objet, tout éclatait, les forces des masses se libéraient dans un fracas de fin du monde, comme un déferlement organique, une poche géante qui se vide, au-dessus, une masse nuageuse qui crève tout se déverse, comme ça, sans retenue, le tout hurle et s'enflamme, dans le lit, la chambre et la vie. La vie crève d'une traite, sans fissure et sans déchirement, se liquéfie, s'atomise et se densifie, s'élève au delà de tout pour s'enfoncer plus loin dans les ténèbres infinies qui n'ont fait que de l'appeler depuis le début, comme une puissante et étrange force magnétique qui, enfin libérée d'anti-forces vives, peut s'exprimer dans toute sa grandeur.

Puis silence. Je reçu un coup de hache violent et silencieux sur l'arrière du crâne. Je sombrai dans l'inconscience. Tout était fini. J'aurais dû mourir...

Ce n'était pas une fermière mais une bûcheronne, comment ai-je pu me tromper aussi grossièrement ? Son mari m'a assommé à la hache, d'où est-il sorti ? Je suis resté handicapé, le crâne certainement fracassé. J'étais pendant longtemps leur esclave, des jours, des mois, des années (Rien) avant de m'enfuir, de fuir désespéré vers la mer (Rien), vers le port (Rien), Marin (Rien de plus). Ne dis rien à mon sujet, dis que je suis mort, parti loin, disparu. Je ne peux plus vivre dans le monde, je dois vivre avec les crapauds, je parle aux crapauds aujourd'hui, il m'écoutent, ils sont aimables, ils ont le cœur noble, il ne jugent rien, je les aime, je crois même qu'ils me comprennent, je t'en prie laisse-moi vivre avec mes crapauds, j'ai le droit de vivre avec eux, c'est ce que j'ai désiré de plus haut dans ma vie, je ne veux que ça, vivre avec mes crapauds, les jolis crapauds du fossé, de l'eau stagnante des bordures de chemins et des petites forêts douces, vivre, vivre enfin et lentement avec mon crâne de soldat meurtri et fissuré. Laissez-moi avec les crapauds, j'ai le droit à l'oubli, oubliez-moi, oubliez-moi, oubliez-moi dans le fossé.

Tous les jours je demande aux amis anours : Mais d'où est-il sorti, d'où donc ? Ils ont la clé.

*Cette lettre n'a jamais été envoyée. Aucun soldat de l'Élite des Nations n'est rentré.*

## **II – TERRITOIRES NOIRS**



# Il n'existe pas de région plus noire

Il n'existe pas de région plus noire. Le sable est immense, la nuit est longue. Les insectes n'ont pas de répit. Je me suis dégagé du sable pour voir si le ciel était aussi vaste qu'on le disait. Des heures plus tard je marchais encore dans les dunes. Mais le soir, le soir dévoilait la ville à l'horizon.

\*



## L'eau des roches

Ondulants aux cieux vastes des nuages plus ténébreux que le goudron, loin devant et fuyants comme les effluves des routes d'été. Ils s'étirent et épousent les formes de la terre brune et bleue, blanche presque, qui, inlassablement s'enroule dans l'illimité et halluciné cosmos.

Matthias, perdu dans la spirale, Francis, souvent pendu au volet, tous les autres et vous tous. Ces noms résonnent dans les zones vagues, les superpositions d'ondes, les amplifications et les disparitions magiques. Vieux textes.

Bien sûr, je suis fiévreux, allons ! Je n'en fais pas secret. Je voudrais bien être sage mais...

Ne nous jetons pas si vite dans le vide scintillant et ses inversions de phase mais poursuivons les nuages oscillants. Où qu'ils aillent. Allons vers un désert de pierre, où la pierre n'est pas la poutre, où des pierres naissent des théâtres aux rideaux gris ; siècles et idées, hélas, tous suicidés aux feuilles de bronze, sur le dos des mélancoliques licornes des marais d'où, en colère, une nuit, tu t'es enfuie.

Ces tas de cendres, ces terrains vagues sont des matins brumeux aux veines pleines de noix, pleines de bois, de sciure et de poussière qu'ont déposés de délicates abeilles. Que j'aime les abeilles ! Je t'ai vue partir ce soir là, mais je n'ai rien dit. Vas-t-en.

Nous resurgirons dans un siècle pour boire à cette fontaine des rêves d'où coule l'eau des roches.

## Rien dans le vent ou les arbres

Rien dans le vent ou les arbres

Dans la liqueur du soir qui coule déjà le long des troncs,  
Qui fuit aux horizons.

Rien dans l'eau ou les algues.

Le plancton, les scalaires et les cachalots.

Et toi, avec tes cheveux, Pourquoi sculptes-tu la pierre,  
Quel message de poudre as-tu à nous livrer,  
Quelles pensées fermentent à la lueur de ta bougie qui veille ?  
Quel poison ? Quel champignon vénéneux ?

Et toi, tu brises les tables ? C'est un venin, un venin à  
soulager.

Le cachalot a pondu un œuf, et tu manges cet œuf,

As-tu vu ce vieillard sur le chemin ?

Ce vieillard que plus rien n'effraie et qui t'a tout révélé.

Il est le charme du vicieux intérieur, il est beau.

Le fond de son œil c'est le royaume d'Hadès.

Voilà ce que je sais.

\*\*\*\*\*

Les années passent telle une mule sur un vieux sentier  
terreux, et elles n'ont rien à dire, ou ne semblent rien dire.  
D'ailleurs je ne sais toujours pas d'où vient, ni ce que veut ce  
noyau au cœur noir comme le soir de ce que je crois être l'âme  
et qui rayonne d'horreur au milieu d'un lac dont l'eau ne cesse

d'envoyer ses parfums de glace aux mille tournesols qui le cerclent. Et je n'ai jamais cru en la géométrie qui pourtant reste seule à flamber dans un cirque jaune.

J'ai cru que ce noyau était enflammé et même ensorcelé, et les soirs, aux temps des barbecues, le feu m'évoquait nécessairement la vie, et la braise le sommeil, et la fumée la vie qui fuit vers l'horizon ténébreux et autoritaire de la mort, la mort qui semble sourire lorsqu'elle perce les nuages. Sourire hideux de la mort qui attend frémissante, juste au-dessus et pas loin, regarde, à gauche la confusion et sa maîtresse la béatitude. Mais tout n'était qu'illusion ; tout n'était qu'élangs préhistoriques, offrandes immaculées et géologiques, fossilisations sensuelles, naufrages spirituels, héritage bactériel de temps immémoriaux où nos ancêtres, les microbes, par une diabolique combinaison chimique et alchimique furent les tyrans abominables de cette terre déjà âgée de quelques millions d'années. En réalité je me demande si tout ceci signifie quelque chose. Si toutes ces années en fosse ne m'ont pas aigri et surtout s'il reste de la tarte à la rhubarbe. Il en reste. Bon présage, je suis de la bonne illusion pas de la réalité.

Le feu est étranger à tout cela car cet œuf n'a rien d'une flamme, et comme tous les œufs, le cerveau est froid. Des périls formés de réseaux nerveux, d'électricité et d'au-delà aux mailles étincelantes, merveilleuses et aussi vides et absurdes que nécessaires le parcourent. Pointe, derrière le crâne humain, entre la fin du cuir chevelu et l'occiput une zone anormale qui ne réagit pas comme la raison diurne le souhaiterait. C'est, si j'ai bonne souvenance, ici que tout a débuté.

C'était au bord d'une sorte de lac primordial dont la pensée était inconnue. Cependant, elle se situait juste en-deçà. Ce n'est pas une métaphore, une image du tendre esprit, mais

c'est ce que l'on appelle une trans-réalité. Les objets de ce type ont une caractéristique dite anti-réelle, car bien qu'ils existent, ils n'existent ni en réalité, ni en rêve et ils n'interagissent ni avec la réalité, ni avec le rêve contrairement à ce que l'on croit expérimenter. C'est pourquoi il y a, sous l'occiput une sorte de lac primordial qu'on ose à peine évoquer le jour, mais la nuit...

Je marchais au bord de ce lac ; une nuit. Ce qui me frappa tout d'abord c'était ce silence insolite et hostile. J'entendais le sang sous la peau et ce n'était pas mon sang naturel, mais un sang modifié par l'atmosphère émanant du lac. J'ai marché pendant plusieurs heures avant de me coucher dans une prairie pour caresser les dociles étoiles. C'est ainsi que je vis un cachalot géant suspendu au ciel comme une guirlande multicolore. J'ai cru en Dieu dans ma jeunesse, plusieurs fois, je me suis agenouillé — c'est vrai, je le jure, mais c'était par crainte, uniquement par crainte de Dieu et ses anges, par peur du morbide jugement dernier, par culpabilité, par crainte de l'atroce douleur promise, je n'ai JAMAIS cru par foi — , mais ma vieillesse transpire d'une liqueur plus amère et aspire Dieu dans sa farandole des âges passés, mirage passé, je suis guéri de Dieu, immaculé de la douloureuse alliance mais je n'en n'ai jamais réellement été malade, jamais. Tout ceci fait que je ne crois plus en ce cloué. Lis l'œil des Jésus-Christ de la terre et tu sauras si l'on meurt du feu ou de la glace. Mais certes, l'un ne va pas sans l'autre et pour être parfaitement honnête, aujourd'hui la glace est maîtresse. Inventons un brise-glace ou une pêche amère.

Le cachalot géant s'est empressé de me confesser tout cela.

Te souviens-tu de ces vieilles soirées forestières des anciennes familles de pierre et des bijoux cachés dans les arbres ? Et de cet éclair qui tomba soudainement sur l'arbre, le plus haut dont devait, quelques siècles plus tard naître le

feu. Personne ne l'a vu, oh non ! Mais tout le monde en a vu *la marque*. Insaisissable et fourbe, le feu a craché son venin dans la glace majestueuse, c'était bien le feu au plumage de lumière. Dans la haute glace on perçoit encore la marque des choses, le stigmaté saignant et sacralisé, divinisé, la maudite blessure qui nous cloue aux arbres à tout jamais. Dieu n'est pas à la Vie, il n'en est que la marque. Il faut arracher la vie de toute hypnose du stigmaté, la rendre au ciel bleu et nébuleux, ne pas la laisser danser dans Dieu et sa chimie. De tout infini Dieu est dans le délire d'outre-tombe, l'esprit transpercé de magie noire le fait renaître éternellement comme la mort renaît tous les jours de la vie.

Rien dans le vent ou les arbres, vous ne voyez rien, il faudra bien un jour, qu'enfin, vous ne voyiez rien dans le vent ou les arbres pour que la vie puisse, tendrement et charnellement s'y installer et pour que vous puissiez enfin créer. Créez !

## La ficelle dans la boue

Ai-je dormi ?

Je ne crois pas.

Et pourtant les papillons, les couleurs, le citron...

Il y a bien longtemps, j'ai voulu chanter la pierre.

Je dormais et je dors encore

À l'abri d'un arbre peut être.

Ou sur la croûte du silencieux volcan.

Je me roule dans l'herbe,

Comme une roche sur le flanc d'un mont.

Grand ami des limaces, je recueille la rosée.

Mon œil est jaune, il le sait.

Et je le dis solennellement,

Le visage à moitié perdu dans la boue,

Rien n'est plus beau que le miel !

\*

## Le rien qui peut

Etu monteâ che valcesoir  
Hé là ! la lanière qui mort le coin  
Hé Hé que quoi rend ?  
Pend la lave de bain  
Ha Ha ! radium à la un peu  
re-tourne le dessin.  
Point à la ligne, comme qui, comme qui ?  
qui s'enroule comme qui peut !  
Rah rah que quoi ?  
Mange la loutre et toi...  
Tais-toi toi.

\*

## Horizon

Le carré, unique, se démultiplie à la surface, face et froide et jaune du creux du sel cruel des pierres qui n'existent pas sans un œil percé par ta dent, blanche. La fragmentation du tissu des sphères, verts, des morceaux de bois de plastique, des arbres abattus vivants, la pullulation des bêtes, l'augmentation des yeux, des asticots vivant dans le fromage, les routes sont encombrées, se dispersent et dévoilent sur la plaque infinie jaune dans le ciel du sol un squelette de pus géant égorgé vivant par les os dans la casserole. Celui-ci a été élevé puis rejeté à l'infini à dix mètres au-dessus de la plaque noire mais projette encore son ombre sur un territoire de sang et de pute du mec crevé par les fusils. Les spirales aussi qui se développent ainsi dans les rayons du centre de lumière voilée vers cet au-delà de lumière de conscience où l'être se perd à force de dissipation de brouillard sans rien enregistrer de son parcours à travers la surface de la terre par manque de magnétisme blanc. Pute du con de ta mère ! évanescence ! Lave les taches sur le mur grand qui va loin dans la flotte bleue immergée par le ciel dans les gencives d'une fille amoureuse des yeux du bois. Le frottement vibratoire glauque des océans dans le sel créé dans le soleil à une époque où les singes ne s'étaient pas encore déguisés en hommes pour maîtriser la terre, gratte la tache venue de l'est emportée par le vent des plaines et par l'envol des mille croix de Jésus. Il y a bien longtemps que plus personne ne marche vers là-bas car la force qui attirait les pieds s'est évanouie pour laisser place à une terre aride où l'on crève de la soif du manque de l'eau dans l'estomac. Mais il reste encore dans le sable les visages des hommes changés en bois pour regagner leur place dans la



galaxie des couches de sel et silex. Damien va au supermarché et achète des oranges, il craque et déchire la peau du fruit cueilli et vendu pour la survie et pour sa vie car la vitamine contenue lui augmentera son potentiel de force. Le fruit, pris en grande surface, entre dans la bouche où il sera broyé, une partie sera déjà digérée par la salive, le reste sera transmis à l'estomac par un mécanisme d'ingurgitation négative où la chimie estomacale s'occupera d'en tirer le jus vital, les restes seront rejetés par l'organisme et seront utiles à d'autres êtres vivants. La plaque recueille la merde et la dissimule sous ses couches de bois, c'est ainsi que la merde est niée et que les forces d'autrefois se sont évanouies pour enfouir les merdes ; il a fallu la refouler dans des flux de vase pour survivre à la boue qui a été aspirée par les cerveaux pour survivre à la puissance du monde. Et cet envol vers le lointain du bois que plus personne ne connaît plus n'est plus possible car tous les canaux de fuite ont été remblayés pour lisser la surface et nous faire parvenir à une utopique sagesse ultime des pierres, et il ne reste plus aujourd'hui qu'un petit monticule de terre molle à l'intérieur duquel pousse un arbre roux en bois. Ce bois va conquérir les plages de l'Atlantique de façon à constituer un amas globulaire pour les jeunes filles. Et la musique cassera ses instruments à la crevasse.

# Le transfert des plaques

## *horizon 2*

La brume se levait en secret des limbes sur les hauts calcaires aux herbes ; la domination, ici, des pierres, de leurs vieilles légendes, renaît, dans les voltige et diffusion de la poussière en suspension. Un peu plus bas, aux abords d'un étang plus vaste, plane une lumière qui par moments se condense et forme des flammes froides dont les rayons vaporeux, fumants et fuyants brûlent ton œil, caressent ta joue, et dansent parmi de fins fils dans un fluide extrêmement lent où foisonnent les symboles de vie en pierre, vis à même la pierre, en plein centre d'un disque jeté désespérément au soleil qui l'avale et qui te menace. Tu te déhanches doucement dans la musique des herbes vibrantes aux vents, ta robe noire soulève aussi les poussières blanches. La crête des monts recueille les innombrables gouttes d'humidité accumulée au cours de la nuit et les redistribue dans la plaine, immense et sauvage, noire elle aussi. Je me noie dans un étang et tu n'as que faire de mes balbutiements de vivant face à la très haute mort. Tu as bien raison de ne rien voir, vis tant que vis, aveugle de tout, et aveugle de moi. Tu dances, folle, dans la brume dense à en perdre la tête ou le corps. Je viendrai te rejoindre quand je serai spectre. Et je serai spectre, et je serai le roi d'un pays naissant que j'explore d'une main et que je noie dans l'autre. Et cette autre main elle même est en oscillation face à la terre nerveuse, à la pierre qui chante aveuglément et inlassablement une mélodie immatérielle et nuisible. Vas-t-en, vas-t-en et reviens demain, une nuit je te rejoindrai quand je serai spectre. Je te rejoindrai quand je serai spectre.

## À nos amours éternelles

Ô ossements pourris d'un œil mort  
Venez siffler un peu d'énergie à mon âme !  
Et pendant que Vénus se donne à l'aube d'un crépuscule  
Ma main passe dans tes cheveux de veines.

Ô chair moisie d'un lent avenir  
Viens me réconforter dans mes os de vieux nécrophile !  
Et tu passes par les os comme une vague par les flots.  
Par les flots d'une mort certaine et soudaine.

Mais c'est dans les flots d'un amour qui rejette toute vie  
Que j'ai découvert ta tanière d'un âge de pierre ;  
C'est une eau bien secrète que l'eau de la pierre,  
L'eau d'un aimant cosmique et saignant,  
D'un amour qui arrache les chairs d'un squelette déjà maigre.

C'est dans l'enfer d'une cour de vieux monastère  
Que l'éternité m'a chanté cet air mélancolique,  
Si mélancolique que la nuit suivante  
J'ai cueilli trois yeux dans les haies.

Un œil d'aspiration et un œil de refoulement,  
Un troisième œil d'ornement squelettique.

Le temps qui, si méticuleusement, remplit des creux dans  
une échelle,

Dans une échelle, une échelle d'énergie.

Mais c'est dans cette échelle énergétique que j'ai planté ma  
tente,

Et c'est dans cette tente que je mesure mon amour.

Le temps qui, si séparément, a tué les veines  
est venu de Vénus, symptôme énergétique

d'un temps qui veut du temps.  
Mais si le temps vaut du temps  
Qu'une vie veut échanger sa mort  
Contre une vague qui veut un os  
Mais qu'il ne reste qu'un os vague  
C'est que le chant est un chant de mort  
Un chant de mort hantant une échelle d'énergie.

C'est dans l'enfance d'une vie en terre  
Que j'ai fait le don le plus grave  
Celui du troisième œil qui est la vie en chair  
Par amour, mais par éternité,  
pour un lambeau de chair encore non carbonisé.  
Mais quand je n'ai voulu que de l'eau  
Il y avait déjà de la viande, des graisses et des braises,  
Et les restes d'un méchoui amoureux sur Vénus.

Que de l'eau et rien que du feu,  
L'amour, pour toujours, est nécrophile.  
Des ancêtres des cavernes aux êtres décharnés :  
Un amoncellement d'ossements.  
Dans des couloirs souterrains,  
À l'abri des bombes,  
Les bourreaux au bout du tunnel.  
Le don est ce que l'on rend au cosmos.

C'est dans la terre du nouveau cosmos  
Que mon cannibalisme, noble, s'est révélé  
Comme une horde d'aboiements de chiens.  
J'avais planté mes dents dans la carcasse déjà morte,  
J'avais rongé les os jusqu'aux gencives,  
Et ce au nom du nouveau cannibalisme.

C'est dans l'enfer d'une cour de vieux monastère  
Où enfin j'ai rêvé du dernier échelon d'une échelle d'énergie  
Couché sur le dos tout au sommet de l'échelle

Les yeux tournés vers un inlassable vide sensuel  
Où chantent encore les vieilles chairs,  
Où l'énergie disparaît en silence.

Mais ta vie se perturbe soudain  
Ou est-ce ta perception en mal vie.  
Tes os sont secoués par une tempête  
Et ton éternité n'est qu'un instant,  
Qu'un maudit lutin du temps.

Ô Italie ! Ô Italie !  
Pays imbibé de la vision de Vénus.

\*

## Nos insupportables racines

Les insupportables racines achèvent la journée  
En ramenant le soir entre deux cimes à l'Ouest.  
Les nuages tombent scandaleusement dans mon oreille  
Qui voit venir une fontaine et le crâne chevelu  
Éclatant dans un silence inaudible, au royaume de l'oubli.

Où suis-je dans ce champ ?  
Entre ces arbres ou le chant des oiseaux.  
Ce champ n'existe pas.  
C'est... non rien.

Il y a une rivière,  
Une fille dans la rivière qui ne se noie pas.  
Des bouteilles mortes dans l'herbe.  
De l'alcool.

Je suis poursuivi par tout un village.  
Je mange des racines,  
Je dors.

L'insupportable sommeil ouvre le jour.  
Les bras, las, caressent la paille humide.  
C'est l'hiver sous la pluie.  
Je ne comprends plus pourquoi la nature est là.  
On n'échappe pas au royaume de la peau,  
Le berceau éternel de tout,  
Du soleil au radis.

As-tu déjà vu des pierres tomber du ciel  
comme tombe la pluie ou la neige ?

Elles se sont abattues sur moi !  
Voilà quels furent mes troubles  
Dans la paille froide du pré matinal,  
Ce 26 Janvier 1909.

Et ce n'est pas tout.  
J'ai aussi vu, dans un demi sommeil,  
Une forme dans le ciel.  
Un dragon difforme, une dent,  
Un morceau de peau et une aile.  
La terre s'est morcelée d'elle-même  
Et a formé de petits êtres volants  
Dans les fleurs encore closes.

Je m'endormais dans les lèvres d'une bouche géante,  
Non sans appréhension métaphysique.  
Et je fus mis las et paillard au cachot.

Là j'ai continué à rêver.  
Des limaces me gardaient,  
Leurs mots ne voulaient rien dire,  
Leurs voix étaient basses et rauques.  
Vertes, roses.

La paroi des murs entrait dans ma tête,  
J'allais au grès du noir de ma détresse.  
Ma cellule s'enfonçait chaque jour plus dans la terre,  
Les gardiens ne venaient plus.  
Ils ne voulaient plus de moi !  
Il m'abandonnèrent !  
Je fus enfermé durant des siècles sans me nourrir.  
Je voyais des yeux partout,  
Ainsi que des narines de femmes qui transpirent.  
Au bout de quelques 300 ans il fallut que je sorte,  
Les phalanges en sang tel une momie.  
Mon cerveau reprit sa place dans ma tête.

Ce fut une résurrection extraordinaire,  
Je m'inventais des ailes pour voler avec les marabouts,  
Et découvris des nuages inconnus de tout être vivant,  
y compris des plantes volantes,  
— grande invention du prochain millénaire.

JE DÉTESTE POUR TOUJOURS  
LES ANNEAUX DE SATURNE !

Je suis désormais le grand noir de l'océan, le grand squelette  
qui retourne à la vie et qui terrorise la mort mais — à mon  
grand regret — aussi les vivants. Qui sort de sa tombe froide  
la nuit et qui, comme une douce brume, s'infiltré dans les  
murs, les égouts, les fibres. J'excite les bêtes, donne des  
visions aux esprits embrumés. Je suis la grande menace, le  
disque opaque qui voile la face maigre et souriante de la mort.  
Je m'enlise et me tord dans les montagnes fiévreuses, je me  
frotte aux arbres, je me roule dans la vase. Mes yeux sont des  
soleils qui enflamment les villages. Les églises s'envolent  
maintenant vers Dieu. Index va-t-en. J'aurais dû rester sous  
terre et aller vers la faim.



## Rumeurs d'ailleurs

*(interview d'un de ceux qui a perdu)*

— As-tu déjà, lors de quelque moment spécial  
Entendu tes voix internes ?

— Oui, je sais cela,  
Mes oreilles ont perdu leur innocence.  
Dans des humeurs vagues de l'âme,  
J'ai entendu de telles choses.  
Il faut que l'esprit se taise de longues heures,  
Il faut que le corps retire les lests du monde,  
Ainsi l'on sent une présence derrière la membrane  
Et des formes se dessinent.

— Tu étais cloîtré en toi même, dans la transparence du vide.

— Un peu au bord des choses disons.

*(Silence de 14 secondes pendant qu'un cycliste aux jambes rasées passe dans la rue)*

Que crois-tu que c'est ?

— C'est bien banal, tu es d'illusion trop gluante. Débarrasse-toi de cette pâte collante qui retient ta vie dans tes désirs.

## La pomme verte de l'eau

Ça a existé et ça a cru vivre.  
Une histoire jaune ou verdâtre.  
La clochette du désespoir qui se tait.  
Il y a du vent dans le pré.  
C'est la pourriture du rien des vieux,  
Du oui-(non-sens) que l'on croit non aujourd'hui,  
De la croix du cochage de la case pour la mort, dans le crâne,  
Dans la cage de la ver.

La vie qui doit oui,\*  
Doit revenir sur l'œil encore,

*Rien que du pain  
, das Hund  
pour attacher le globe à la lanterne céleste,  
Et des poules qui picorent l'éternel.*

Doit revenir sur le feu,  
Dans les fours hideux de la peur  
Ou plutôt en sortir.  
Il n'en sortira pas. Pas maintenant.  
Le grain du pain qui se mélange à l'eau  
Dans la cabane du bricolage céleste.  
Et tous balayent devant le creux du cachot,  
À la lisière de la fonte,  
Dans les narines derrière la croûte du vent.

Ça a cru vivre et c'est mort.

La mort entre dans la vie par l'iris.

Le planétarium qui ausculte le cosmos  
Dans les brumes d'un monde encore vert,  
Dans l'espoir de la cloche morte pour demain.

Alors que nous basculons dans l'image et dans le vent,  
Notre cerveau prend l'image pour du corps,  
Des points pour de la vie pure et crue,  
Le sacré terrestre s'est dissout et a rejoint un monde sans  
substance.

La brume revendique sa réalité.  
Un nouvel axe, une nouvelle direction,  
La déconnexion des sens,  
L'allumage du cerveau,  
La construction mentale,  
La vie virtuelle,  
Le sexe imaginaire,  
Une vie plus basse,  
Une mort masquée,  
Une fille édentée... qui sourit au vent.

Il y avait des monts où rien n'était réel. De la terre et des hautes herbes dans les vents bleus qui nous griffaient la tête. La tête a tout inventé, du sable au cosmos aux idées. Il a fallu rendre substance, paraître touffus pour ne pas désespérer d'un monde sans souffle, sans gouffre, dont le seul souffle fut la vie fossilisée, relique d'une vie que nous ne connaissions plus. Alors la vie a commencé dans le cerveau. Le cerveau fut pourvu de tous les sens du corps et de sens en plus pour entrer dans de nouvelles dimensions de l'être où rien n'est rien, où tout est encore rien devant le tout que nous ne saisissons plus, devant tout échappé. Une réalité nous a définitivement échappé dans un tourment sans précédent. Une réalité se bat pour nous réveiller d'un cauchemar sans

issue, parce que nous ne voyons plus, nous ne sentons plus, nous ne tournons plus. L'immensité de la solitude interne dans laquelle nous errons nous a désormais totalement submergés et nous inventons des fantômes dans le vent des dunes. Nous croisons des formes en marchant vers la mer et lorsque nous prenons enfin le large c'est la grande béatitude céleste qui nous rattrape et nous détourne de nos corps depuis longtemps oubliés, enterrés, et las, putréfiés. Au secours les corps ! AU SECOURS LES CORPS ! Crions aux corps, corps, corps, on aime ! Il faut que ça résonne longtemps et loin. Réveillons les corps mourants. Le grand tourbillon géant de la folie mondiale et mentale de tous les organismes génétiques de la terre nous rend malade de toute sa splendeur abstraite, céleste, mystique, divine, irréelle, surnaturelle ; l'illusion travestie, maudite, morte et complètement pourrie ! Éternité empoisonnée, nous torture, Éternité, ton heure est proche. Éternité, allons te vomir !

*Après Demain / troisième fissure dans la vie.*

On aspire des liquides dans le creux des vagues et des ondes pour surélever la puissance mentale des drogués des nouvelles générations d'êtres connectés sur des horizons inespérés. Toutes les machines se branchent et chantent en cœur à la gloire du nouveau testament des hommes modernes. Des astronefs s'enfuient dans le cosmos à la recherche d'un filon embryonnaire formant de nouvelles formes qui condamnent pour toujours et pour demain le passé relégué aux oubliettes de la réalité froide. Le passé ? Le passé ? Passons. La technologie remplace la vie car la vie a échoué. Les essences cosmiques alimentent des machines perdues dans les corps des êtres mus électroniquement. Malheur. Le sentiment, la physique et la métaphysique fusionnent dans un unique corps mental élevé au rang de tous les absolus inertes. Inertes, c'est bien ce que nous sommes

devenus. Inerte. Il ne reste que des neurones, des consciences errantes, des yeux généralisés, des fantômes flous et intergalactiques car l'illusion a rejoint cette réalité, l'éternité mystique du fond des chiottes ! Il n'y a plus aucun critère, aucune frontière, aucune fourrière, aucun repère, tout a basculé dans un gouffre de lumière, dans un abîme éternel où le sentiment de ce qui est vécu est déjà le vécu lui même. Rien n'est rien et tout est tout. La béatitude, notre horizon maudit. C'est si peu de le dire, c'est poussière et cancrelats. Et le vécu resurgit entier dans un paradoxe total, tel quel et sans distance, sans intermédiaire à mille lieues du vécu d'antan, jadis, jadis, jadis, ô jadis, on aime, on aime. Le vécu a envahi toutes les dimensions possibles, il est à la racine de l'univers infini, vie ou mort, il est là, vie et mort ! Il s'est généralisé à toutes les couches de la matière, et la matière se répand comme une huile, elle forme des connexions entre chaque strate si bien que quelques siècles plus tard l'univers infini ne formera plus qu'un bloc d'expérience vécue, on assistera à la démultiplication des consciences, à des configurations matérielles et spirituelles inouïes, des explosions, des engouffrements, des vibrations, des poussées accélératrices effroyables et illimitées dans le temps et dans l'espace si toutefois ces notions ne se sont elles-même démultipliées et transformées, réduites à un point lumineux dont plus personne ne se soucie. C'est dans toutes les zones et à tous les niveaux que cela se passera.

Pour s'imaginer cela il faut extrapoler à l'infini les tendances actuelles, balayer toutes les limites aussi bien matérielles que spirituelles, faire se rejoindre la réalité et l'illusion des sens. C'est la reconfiguration révolutionnaire de l'univers.

Nul d'entre nous ne connaîtra cela. Nous savons l'illusion, elle est notre terre, notre venin contre la fossilisation de la béatitude.

## Les illusionnistes de l'absolu

Dans une puanteur impossible de fièvre on entend des chants solennels : « ô mystère de la vie, ô que mon âme est troublée, ô que de vertiges, l'absolu ! ». Pendant ce temps, il gratte, avec ses ongles, la terre humide et froide et toute pleine de cailloux et il déniché quelques jolies larves. Il va dans la puanteur malade et montre ces petites larves aux chanteurs-lamenteurs pénibles et spatiaux : « Pouah ! Que c'est con ! » lui disent-ils. Alors il s'en va avec ses larves connes, elles finiront bien par devenir de petits animaux pense-t-il.

Il retourne dans la puanteur malade et incompréhensible et montre ses petits animaux aux lamentables ; les plus hypocrites lui disent : « Oh les mignons, qu'ils sont crus, ils ne mordent pas au moins ? ». Il leur répond que si, alors ils s'enfuient et plus tard ils reviennent. C'est comme ça que ça se passe ici et partout : ces voies là sont impénétrables, demi-tour !

# Entretien avec Ernest Champoin

*Par Robert Clandesta*

Le souvenir laisse des traces confuses, des segments de passé. On oublie les mots, les citations, ce qui précède, ce qui suit. Mais coule dans les méandres blanchâtres une huile fidèle qui renferme les gaz encore vivaces d'autrefois. J'ignore si ma mémoire me ment, si elle signifie quelque chose ; mais elle me dictera les mots d'un vieil entretien avec Ernest Champoin, ce musicien abyssal ; il fait partie de Martin Stagnerlin, musicien d'un en-deçà glorieux.

Cela se passait dans un champ d'hirondelles aux ailes bleues. Le disque solaire à la fois dans la flaque et dans le ciel brumeux. Il y avait énormément d'arbres.

E.S. - Je sens l'hiver ! Tu sais, je n'ai pas besoin de voir pour sentir l'hiver approcher. Car l'hiver a une odeur. Il glace l'atmosphère avec ses effluves rocheuses, sa transpiration de sable noir. J'ai failli mourir sur la route, hypnotisé par un poids lourd ; mais l'homme est descendu à temps pour se réunifier.

R.C. - Qui donc ? Stagnerlin ?

- Oui, le grand Martin Stagnerlin, un roi du monde. Nous sommes nombreux dans cette carcasse, à remuer cendres et fumées pour surnager dans la boue. Comme cette boue du sol dans laquelle je plonge mes bottes.

*Pas d'au-delà mais de l'en-deçà !*

# III - FINITUDES





# Lueurs de l'hiver

Lueurs de l'hiver  
À travers ma fenêtre  
Flocons et astéroïdes, gerçures  
Aveugle dans l'hiver qui vient

Danse dans un pré invisible  
Royaume du son  
De l'espace que parcourt ma main  
Au soleil de granit.

## Cercueil la mort et destin

Il faut tuer quelque chose si l'on ne veut pas s'enfermer dans un cercle, détruire quelque chose en soi même ; casser, rompre un lien, une symbiose. En éclatant, elle livre des particules neuves pour des symbioses neuves et une réalité inouïe prend forme, une réalité encore plus maniaque. Où commence la maladie ? Où finit le cauchemar ? Il n'y a aucune barrière, que des indicateurs flottants, troubles et l'on passe imperceptiblement de la santé à la folie, de la folie à la santé. Ce processus enclenché est perpétuel. Plus jamais nous n'arrêterons de dériver, de peuple en peuple, de meute en meute, de désert en montagne et de montagne en cosmos. Nous atteindrons probablement le cosmos et cette zone de l'espace où naît la mort. Et nous-mêmes nous naîtrons à notre mort dans un testament lui-même dérivant dans un flux irrésistible, perdu à tout jamais dans les lignes d'écriture désespérément nomades. Tout se déplace, même le temps de la mort, l'heure de la mort. L'heure de ma mort est fixée par une main non main. Ça n'a de main que le nom. Fixée à une planche de métal, l'oxydation du métal étant banni, la mort dérive, parfois je suis déjà mort et parfois pas encore, mais à chaque fois je passe la ligne de mort. Je ne sais pas si je la parcours, mais en tout cas je la traverse, et je la transperce. C'est un mur dans le désert. Craque le Creuil ! Il faut à chaque fois craquer le Creuil, craque-le encore, encore. Ça y est, tu oscilles. Et dans cette oscillation ne sens-tu pas passer la mort ? Qu'est-ce que la mort au juste ? Une ligne que l'on franchit souvent ? Un état de mort est-ce la mort ? En tout cas on tire les planches, plante les clous dans le bois noir. On creuse la terre avec les ongles pour des os. Tout finira en os,

c'est fatal : la dérive ne peut pas finir en vie. Y a-t-il une chance sur deux au moins pour qu'elle finisse en mort ? Y a-t-il des engrenages précis dans la nature ? Phusikos qui es-tu ? Une malédiction est lancée sur la dérive, ceci force le destin. Comment retirer la marque, effacer le stigmaté, relier la pente, casser la chaîne des os ? Une planche ou deux suffiront, ce ne sont que quelques os en terre après tout. Et pas de clous, pas de métal, que du bois encore vivant. Il mourra lui aussi – halte là ! on pourrait disserter des heures sur la mort du bois.

## Ce chien

Ce chien aurait pu choisir sa fête,  
Je ne lui aurais pas tout donné,  
Ni la liqueur de coing  
Ni même ce pendentif  
Que je maintiens à hauteur de ses yeux  
Qui ne reviennent que du fond de la terre  
D'où vient toute cette terre qui nous enterre,  
D'où viennent tous ces cailloux, ces roches  
Qui formeront un jour une cavité  
Pour nous recevoir si nous le voulons.  
Personne n'a rien voulu sauf ce chien qui saigne,  
Où pend ce fumier qu'est la croix ?  
Ce qu'il a dit le voilà :  
Le christ a souffert, vous souffrirez.  
Et ce chien qui souffre ?  
J'ai interrogé tout le monde.  
« Le sais-tu ? Le sais-tu toi ?  
Et toi qui es un autre, le sais-tu ?  
Non »  
Sa Majesté la Neutralité.

Assez !  
Ce mot vient de mourir sous mes yeux !

# Solitudes

*Vie*

Écoute mon chant d'un lent avenir, la chaîne aride d'une traînée verte, le chant du crapaud amoureux. Écoute les vagues de la mer qui viennent finir leur course sur le rivage rouge et qui comme toi dansent de toute éternité. Je chante pour les gens seuls. Écoute, seul, les insectes glorieux. Écoute encore entre les cloches et les vieux chants dans les rochers. Eux aussi chantent pour toi, pour toute l'immensité de la solitude, des instants et des vies perdues dans des étangs vagues et troubles. Je suis le ménestrel des solitudes, le poignard qui pointe ta ligne, ton sang, le symbole qui tue les regards. Je hante les campagnes chaudes, je soulève la poussière des chemins verts et parfume les forêts. Il y a des chants que seules les solitudes, dans leur retranchement, entendent. Suis le berger dans sa retraite, suis le renard, mais fuis les hordes et les troupeaux, la musique apporte la solitude. Suis le ruisseau qui s'en va solitaire, à travers les terres, qui se perd dans les lacs. Ne va pas jusqu'aux lacs.

Mon souffle s'égaré jusque dans les villes où mon chant retentit comme un hymne de joie et de vie nouvelle, mais je suis la folie nouvelle. Je plane dans les rues et m'étale dans les places, entre les êtres.

[ la fleur plongée dans la toile de la maligne araignée /  
l'huile de tes bras velus / le pistil, le pétale, une betterave, la  
cocaïne sous tes ongles / tu as cru et crois encore / assassiné,  
suicidé, torturé / Les cornes disséminées / ton sang, ta haine,  
la drogue, moderne, mort et toi tu es la veuve à jamais  
aliénée. ]

*a donné naissance à :*  
*(tu es perdue dans la forêt)*

Toi, tu es la veuve que je vois le soir,  
Tu es celle que je vois.  
Mais je ne suis pas seul, tu es seule  
Tu es la veuve errante aux vêtements déchirés  
Encore un peu et tu boiras à ma source,  
— celle aux reflets noirs qui gémit dans les bois,  
Et peut-être verras-tu les brumes  
et peut-être entendras-tu les trompettes de la solitude  
puis

Les sifflements lointains de la peur.  
Dans mon lac plus loin, un lac de peur ;  
Sous la lune pauvre et pâle tu mourras, un jour, sans soleil,  
encore un jour,

peut-être deux,  
La vie finit toujours par céder.

Adieu veuve à toi aussi,  
Noire

Bientôt le lac

## Cercueil

Veuve, console-toi, tant que tu es seule, tu n'es que seule.

Le cercueil est au fond de la cour, loin des regards, loin des gens tristes. Silence sur terre, le ciel gémit. La famille pleure son mort. Ils sont quatre dans la cuisine. La mère, la sœur, le père, le frère : ils pleurent parce qu'ils sont tristes. C'est l'enfant cadet qui est mort. Il est couché dans un cercueil d'or, enfermé dans la boîte, sa dernière demeure, le cachot funèbre, le passage de la mort. Il est parti, il n'est plus, on est seuls, seuls, seuls, la mort est passée. Fissure dans la vie. Stigmate d'outre-tombe qui affole raison, maison et saison. On est au bout, c'est fini.

\*



## De la crotte au fond du cercueil

En guise d'anse on vous a vendu de la chèvre de vipère. Les commerçants ne sont pas sérieux en ce mois de décembre. Une plaque se met à bouger et tous les meubles tournoient ? Avec des clous il faudra les plaquer au sol, l'hiver revient et je ne voudrais pas crever sec. Surtout ne pas crever en présence de spectres. Je voudrais crever avec un os en main. Mais la mort ne sait rien de la fonction dérivée, le nœud c'est peut-être une relation de cause à effet. Plaqué au sol, tu te remémoires le passé, le lointain mort. Et la spirale tourne dans ton dos d'acier. Deux spirales imbriquées explosent. Un nouveau plan se dessine dans une couche insoupçonnée de l'être. Tu décroches la biche pour t'en défaire, mais tu remarques que le nerf bleu est *décousu de l'arrière tête*. Alors dans une rage intervalle tu dérives le temps mélangé lui même et pétris une dernière fois l'œuf-œil de la bouche. Déflagration ! Un enfant a éclaté dans le champ ! La boule de feu qu'est le soleil est tombée sur la terre en direction du jet. Que reste-t-il ? Mais que reste-t-il ? Rends la peau d'organe ! Recolle-le, rends-le à thorax ! Il faut une architecture de la plate ménopole, y compris un présage. Car rien que la lettre de feu, ou bien j'ai entendu un chien ? l'ombre numéro 4, hé ! le cerveau ! reviens par la pomme. A B C D, un nouvel alphabet pour les enfants. 6.3.9.8.9. , un soir noir. Allume une bougie avec toutes ses filèches épeiches. La peau d'orange du geai reprend vie, puis remeurt. Les longues tiges vertes du blé filent dans les canaux aéro-nocturnes. Elles n'ont pas que des fils qui permettent de tenir éveillé le moindre hilul, car elles aiment par-dessus le fond des océans les pointes des cubes. Un point-virgule d'écriture des mots a failli se transformer en

clou de kouglof. Un nœud de plus dans la pierre ! Vacille par la lueur d'une onde matinale, mange la crotte du vermiphage maigre, mange les mousses en plastique. Un briquet prend feu dans la chaumière, la vieille de l'arrière-cour de la tombe. L'herbe humide et la terre et l'humus tous ensembles chantent dans les narines.

Mais c'est l'odeur de la fain ! Ainsi chantent les corbeaux en hiver, du fond de la cour, là où déjà commencent les champs. Ces champs où tu as failli vivre, collé aux fleurs dans les yeux des crapauds. Cet humus que tu as foulé signifie pour ta famille des siècles de travail pour sortir de l'esclavage. Il signifie tout le temps passé à suer dans une lumière d'ombre, il célèbre déjà le temps où nous régnerons, le temps qui va venir, le temps de périr. Mais les autres vont périr ! Pas nous ! Nous, nous régnerons car tel est le destin de notre race. Das Blutt sur un autre axe ! Un festin et des fils, par hasard, dans une grotte. Vous l'aurez, l'amas, vous l'aurez le globulaire. Une boule rousse mange la bouse dans l'œuf du bœuf, quoi de plus pour générer un cheval, une meuf ? La brique sera prise en main et lancée à la gueule, mais qu'importe tout cela, on ne vit pas dans le feu, seulement dans l'eau. *Le beau eau du sable bleu.* Allez on la percera cette membrane qui n'a finalement pas pété. On prendra le tourne-vis ou la crinière et on va la péter cette lanière. Ou alors ne prends rien et on vit dans le temps de l'aube, quand le train passe dans la brume verte des prés, on s'étale dans une huile absorbée par nos corps, et on regarde passer les sons de la mort de la nuit accouchant de l'aube.

## Mais alors...

«Mais, et alors ? Qu'est ce que ça fait ? Faut pas pleurer, le monde reviendra un jour pendant la nuit».

D'ailleurs, imagine que l'autre soir, dans les champs noirs derrière, j'ai vu un animal qui appelait quelqu'un. Je crus un instant que ce quelqu'un c'était moi. Ce n'était pas moi que l'on appelait mais un double de moi, comme un autre moi à côté de moi. Alors j'ai compris que j'étais résolument double et peut-être triple ou même quadruple.

Mais là encore ce ne sont que des mots qui tentent de désigner des choses. Mais ces choses là, elles mêmes, ne sont pas Un. Ces choses sont multiples, et radicalement étrangères les unes aux autres. Et comment saisir le Multiple par l'Un ? Et comment se faire rencontrer les altérités de quelque chose que l'on voudrait un ?

Obstinément un.

A qui la faute si la lumière c'est aussi bien une ligne qu'un point, ou peut être est-ce un point qui parcourt une ligne. Mais non la lumière c'est de la couleur dans une image. Mais les images dans la tête sont parfois pleines de lumière. Un mot pour lumière. Et les autres lumières celles dont on ne parle jamais, quand se manifesteront-elles ? Il y en a certainement qui ne se montreront jamais. Mais qu'est-ce que cela peut bien faire ? Attendons-les, patiemment, que peut-on faire d'autre, surtout pas d'autres illusions vaines et funèbres.

## L'Ossuaire d'hiver

*À toi qui gratte la terre avec tes ongles pour trouver des os  
et qui a depuis toujours parcouru mes lignes en silence.*

Je me relevais déjà de ma mort. Vent d'Est, soleil pâle et froid. Devant l'ossuaire d'hiver. Grand, Blanc. Je me relevais l'œil mort et creux en silence nocturne, quelque chose de matinal déjà. Grande grue à gauche dans l'étang qui me veille, qui me menace encore alors que je ne suis plus que cendres et fumées. Grande grue dans l'étang blanc qui s'envole effrayée par l'Inconnu. Les beaux crânes qui grincent enfin avec les tibias, les fémurs enfin libérés des chaires et des sangs, vibrent aux vents glaciaux. Vibrations joyeuses, renaître enfin, Ossuaire d'hiver dis-moi le deuil. Veuve éternelle à la lisière ténue de la vie. Je suis encore là, sur cette terre étrangement jeune, elle.

\*

*Illusion, maintenant, avec le jour, lève-toi.*



## Déserts de pierres

I – PAROLES DE FOSSILES.....	3
Nous vivons dans l'herbe.....	5
Ami.....	6
Page blanche.....	7
Mollusque.....	10
Le pacte avec les bohémiens.....	20
La vie des molécules.....	22
L'Élite des Nations.....	29
II – TERRITOIRES NOIRS.....	45
Il n'existe pas de région plus noire.....	47
L'eau des roches.....	48
Rien dans le vent ou les arbres.....	49
La ficelle dans la boue.....	53
Le rien qui peut.....	54
Horizon.....	55
Le transfert des plaques.....	57
À nos amours éternelles.....	58
Nos insupportables racines.....	61
Rumeurs d'ailleurs.....	64
La pomme verte de l'eau.....	65
Les illusionnistes de l'absolu.....	69
Entretien avec Ernest Champoin.....	70
III - FINITUDES.....	71
Lueurs de l'hiver.....	73
Cercueil la mort et destin .....	74
Ce chien.....	76
Solitudes.....	77
Cercueil.....	79
De la crotte au fond du cercueil .....	80
Mais alors.....	82
L'Ossuaire d'hiver.....	83



## DÉSERTS DE PIERRES

Fossilisation d'une membrane déjà close ou tentative d'éclaircie dans l'impossible du rien, selon le jour, selon la nuit, on se retrouve d'un côté ou de l'autre de la lame tranchante d'un cercueil au sommeil fibreux, juste là, dans la chambre aux oiseaux.

On se relève chaque matin avec cette même question, cette insoutenable tentacule qui nous rejette aux débuts de la vie alors que ce n'est que le début du jour. Chaque matin, toute la vie est à recommencer. Il n'y a que certains soirs où l'on est soi.

Dans les nuages aussi ténébreux que le goudron, sur les chemins rocheux de quelque désert, aux confins de l'eau des roches à chaque fois on recalcule combien il nous reste, et il nous reste toujours très peu, jamais assez et jamais la même somme. Et pourtant il faut toujours avancer, vers une roche, un mont ou un lac.

Comment se relever du venin du désert ? Comment combattre des spectres ? Tentative d'éclaircie dans l'impossible du rien, tout est dans le cachalot géant qui garde tout pour lui, il s'agit de lui extirper la moindre parole sans comprendre un seul mot de son langage aussi ancien que les glaces célestes, glaces célestes et vallées de feu pour un dernier combat aussi vain qu'énigmatique. Fossilisation d'une membrane déjà close, aussi pâle que le dessein infini de la finitude enfin trouvée. Et pourtant encore et toujours insatisfait sur ce chemin rocailleux qui mène au crépuscule des riens mais qui nous reconnecte à chaque fois aux ondes.

Textes : **Marquis de la Chanterelle**

Photographie de la couverture : **Karen Jeantelet**

<http://www.lipsheim.org>